



"Pourrons-nous survivre à notre propre intelligence?"

- ▶ Rendements décroissants, taux de retour énergétique et effondrement (Gail Tverberg) p.1
- ▶ Savons-nous où est le « seuil de danger »? (Jean-Marc Jancovici) p.11
- ▶ Ne serons nous pas sauvés par la technique ? (Jean-Marc Jancovici) p.14
- ▶ Trop tard pour quoi? (Harvey Mead) p.18
- ▶ Le courant-jet a perdu le Nord et on en a des preuves en Europe (A. Randomjack) p.25
- ▶ Jean Dorst, un mètre carré de surface par habitant ! (Michel Sourrouille) p.40
- ▶ DESESPoir ET NUTELLA... (Patrick Reymond) p.42
- ▶ Climat: agir sur les rayons du soleil, une menace pour la vie sauvage p.44
- ▶ Davos : les leaders mondiaux appelés à moins gaspiller les ressources planétaires p.46

SECTION ÉCONOMIE

- ▶ Shootée à la cocaïne monétaire, la capitalisation boursière mondiale vient d'atteindre un nouveau sommet historique p.53
- ▶ Voici la bulle qui pourrait déclencher la prochaine crise financière majeure (Jim Rickards) p.56
- ▶ Sous la coupe des crétins des Alpes (Bill Bonner) p.59
- ▶ Trop de gens qui nous inventent des problèmes (Simone Wapler) p.63
- ▶ La richesse savonnette (Simone Wapler) p.65
- ▶ L'argent, l'argent, sans lui tout est stérile (Michel Santi) p.67
- ▶ Trump et Mnuchin guillotinent le roi dollar, oseront-ils aller jusqu'au bout? (B. Bertez) p.68
- ▶ La France black-blanc-beurre de cacahuète... (Charles Sannat) p.72
- ▶ Des hackers dérobent une somme record à une Bourse de cryptomonnaie japonaise ! p.79



Rendements décroissants, taux de retour énergétique et effondrement

Par Gail Tverberg 6 décembre 2013

[NYOUZ2DÉS: Gail Tverberg est une auteure exceptionnelle.]

Qu'est-ce que rendements décroissants, taux de retour énergétique (EROI ou EROEI, pour quantité d'énergie récupérée sur quantité d'énergie investie) et effondrement ont à voir les uns avec les autres ? Permettez-moi de commencer par expliquer le lien entre rendements décroissants et effondrement.

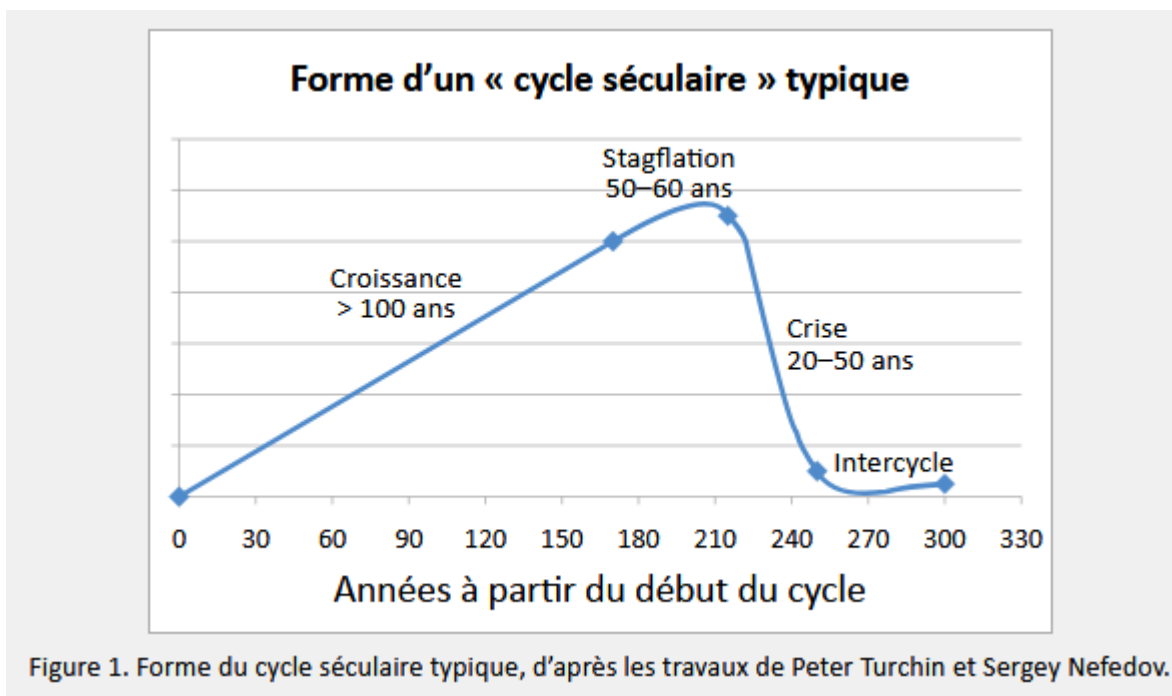
Rendements décroissants et effondrement

Nous savons que, dans l'histoire, nombre d'économies qui se sont effondrées ont été victimes de « rendements décroissants » de leur travail humain – c'est-à-dire que la quantité de production qu'ajoutaient les travailleurs supplémentaires était moindre (en moyenne) que celle des travailleurs déjà présents. Par exemple, imaginons une économie agricole dans laquelle le nombre d'agriculteurs serait déjà optimal pour la quantité de terres disponibles. Y ajouter encore des agriculteurs pouvait augmenter un peu la

production – peut-être les nouveaux travailleurs permettaient de se débarrasser un peu mieux des mauvaises herbes. Mais en moyenne, la quantité de nourriture supplémentaire que produisaient ces nouveaux travailleurs était inférieure à celle que produisaient les travailleurs précédents. Si de nouveaux travailleurs avaient été payés sur la base du supplément de production alimentaire qu'ils produisaient, ils auraient trouvé que leur salaire était plus faible que celui des agriculteurs précédents.

Le manque d'emplois bien rémunérés pour tous conduit au besoin de diverses solutions de rechange, comme par exemple le drainage des terres marécageuses pour augmenter la surface de terres agricoles, ou l'ajout de fossés d'irrigation pour augmenter la quantité produite par hectare. Les chefs politiques pouvaient aussi recruter une plus grosse armée pour pouvoir conquérir plus de territoires. Joseph Tainter (1990) décrit ce besoin de solutions de rechange comme le besoin d'une plus grande « complexité ». Dans de nombreux cas, une plus grande complexité se traduit par un besoin accru de services gouvernementaux pour gérer les problèmes qui se présentent.

Dans *Secular Cycles* (2009), Turchin et Nefedov ont poussé un peu plus loin l'analyse de Tainter en analysant les données financières relatives aux effondrements passés de huit sociétés agricoles qui ont existé entre -30 et 1922 de notre ère. La figure 1 montre ma manière de résumer le schéma qu'ils décrivent.



Le comportement général de ces civilisations est le suivant : elle commence par développer une nouvelle ressource qui augmente la quantité de nourriture disponible, par exemple en défrichant de vastes parcelles arborées pour pouvoir y planter des cultures, ou en irriguant des terres déjà cultivées. Son économie a tendance à se développer pendant plus d'un siècle, et sa population grossit pour correspondre à la production potentielle de la nouvelle ressource. Les salaires sont relativement élevés.

La civilisation finit par atteindre une période de stagflation, qui dure généralement 50 ou 60 ans, lorsque la population atteint la capacité de charge des terres et que les travailleurs supplémentaires n'ajoutent pas une quantité de production proportionnelle à leur nombre. Lorsque cela se produit, les salaires des travailleurs non qualifiés ont tendance à stagner, voire à baisser, ce qui entraîne une disparité de revenus accrue. Le prix de la nourriture a tendance à augmenter. Pour lutter contre ces problèmes, la quantité de services gouvernementaux augmente, tout comme la quantité de dette.

En fin de compte, ce qui a mis à bas ces civilisations, c'est l'incapacité de leurs gouvernements à percevoir assez d'impôts de citoyens de plus en plus pauvres, pour pouvoir financer le gonflement des services gouvernementaux. D'autres facteurs ont également joué un rôle – des guerres de ressources plus nombreuses, provoquant plus de morts ; des travailleurs peu qualifiés appauvris ne pouvant plus se permettre de s'alimenter correctement, et facilitant ainsi la propagation d'épidémies ; des gouvernements renversés ou s'écroulant ; et des défauts de remboursement de dette. Les populations ont eu tendance à mourir. De tels effondrements s'étalèrent sur de longues périodes, généralement de l'ordre de 20 à 50 ans.

Pour ceux qui connaissent la théorie économique, la forme de la courbe de la figure 1 est très similaire à la fonction de production que mentionne mon article [Deux visions de notre crise économique et énergétique actuelle](#). En fait, les trois phases principales sont les mêmes. La question dans les deux cas est celle de rendements décroissants qui finissent par aboutir à un effondrement.

Cette description d'effondrements passés semble présenter un parallèle avec la situation mondiale actuelle. Les ressources énergétiques que nous avons cette fois appris à développer sont les combustibles fossiles, en commençant par le charbon vers 1800. La population mondiale a grandement augmenté grâce à la production alimentaire supplémentaire que les combustibles fossiles ont rendue possible, et à une meilleure hygiène. Le monde est entré dans une période de stagflation dans les années 1970, lorsque nous avons rencontré des problèmes vis-à-vis de la production de pétrole des États-Unis et des prix du pétrole qui grimpèrent brutalement. À présent, la question est de savoir si nous sommes proches de la phase de crise que décrivent Turchin et Nefedov.

Pourquoi une économie pourrait-elle s'effondrer ?

Réfléchissons à la manière dont une économie fonctionne. Une économie est constituée de nombreux éléments, ajoutés les uns après les autres au fil du temps. Parmi ces éléments, on trouve un ou plusieurs gouvernements, des lois et réglementations que ces gouvernements adoptent, et leurs systèmes financiers. On trouve des entreprises et des consommateurs. On trouve aussi des infrastructures construites, comme des routes et des lignes électriques. On trouve même des traditions et des coutumes, comme le fait de mettre de côté plutôt sous forme de bijoux en or ou plutôt sur des comptes en banque, et ou le fait d'hériter des propriétés terriennes en primogéniture mâle. Chaque entreprise

supplémentaire voit ses propriétaires prendre des décisions en fonction de l'environnement commercial du moment, y compris en matière de concurrence, d'association commerciale et de nombre de clients disponibles. Les clients prennent eux aussi des décisions sur les produits à acheter en fonction des choix disponibles et des prix de ces produits.

Avec le temps, l'économie évolue peu à peu. Certains secteurs de l'économie disparaissent progressivement, et sont remplacés par de nouveaux secteurs. Par exemple, pour le transport, à mesure que l'économie est passée de l'utilisation des chevaux à des automobiles, le nombre de fabricants de fouet de cocher a baissé, de même que le nombre d'entreprises élevant des chevaux de trait. Douanes et lois ont progressivement changé pour refléter la disponibilité des automobiles plutôt que celle des chevaux pour le transport. Dans certains cas, les modes de gouvernement ont changé avec le temps, la richesse accrue permettant des programmes sociaux plus généreux et des alliances plus larges, comme l'Union européenne ou l'Organisation mondiale du commerce.

Le domaine de recherche de la science des systèmes décrit souvent une économie comme un [système complexe adaptatif](#). Parmi les autres exemples de systèmes adaptatifs complexes, on trouve les écosystèmes, la biosphère et tous les organismes vivants, y compris les êtres humains. À cause de la manière dont l'économie est tissée, modifier une partie du système a tendance à avoir des conséquences sur d'autres parties du système. De plus, pour la même raison, ce système a certaines exigences – qui changent lentement avec le temps – pour que l'économie en reste en état de fonctionnement. Si ces exigences ne sont pas satisfaites, l'économie peut s'effondrer, exactement comme l'ont fait les huit économies que Turchin et Nefedov ont étudiées. À bien des égards, ce type d'effondrement est comparable à l'agonie d'un animal ou à un changement majeur de climat, lorsque les systèmes adaptatifs complexes font face à de mauvaises conditions.

Parmi tout ce dont a impérativement besoin une économie, il y a clairement le fait d'être assez riche pour pouvoir se permettre de financer les services que la puissance publique a acceptés d'offrir. Réduire ces services publics est une possibilité, mais quand ces services s'avèrent vraiment nécessaires parce que les gens s'appauvrissent et ont de plus en plus de mal à trouver un emploi suffisamment payé, c'est difficile à faire. L'autre possibilité, malheureusement, semble être un effondrement.

La richesse d'une économie est fortement liée à la disponibilité d'une énergie peu coûteuse. Toute économie connaît un sursaut spectaculaire lorsque la (valeur ajoutée à la société) par une ressource énergétique comme le pétrole dépasse de beaucoup son (coût de production). Avec le temps, le coût de production a tendance à croître, ce qu'il est possible de mesurer sous la forme d'un EROI qui décline. Progressivement, le sursaut généré par la différence entre la (valeur ajoutée à la société) et le (coût de production) disparaît. Certains pourraient émettre l'hypothèse selon laquelle des évolutions techniques et une meilleure efficacité énergétique pourrait permettre de compenser

l'écart entre la (valeur ajoutée à la société) et le (coût de production), mais aucune preuve n'a permis de l'étayer.

Notre économie est déjà dans une situation précaire

Comme je l'ai indiqué dans [mon tout dernier article](#), si l'on calculait le salaire américain moyen en divisant le total des salaires américains par la population totale des États-Unis (et pas seulement ceux qui ont un emploi), on verrait que ce salaire moyen s'est mis à stagner ces dernières années, lorsque les prix du pétrole ont augmenté. En fait, le salaire médian (que ne montrent pas la figure 2) a même baissé. C'est le même phénomène que l'on a observé dans les années 1970, lorsque les prix du pétrole ont augmenté. Et c'est précisément le phénomène auquel on s'attend en situation de rendements décroissants du travail humain, comme je l'ai décrit ci-dessus.

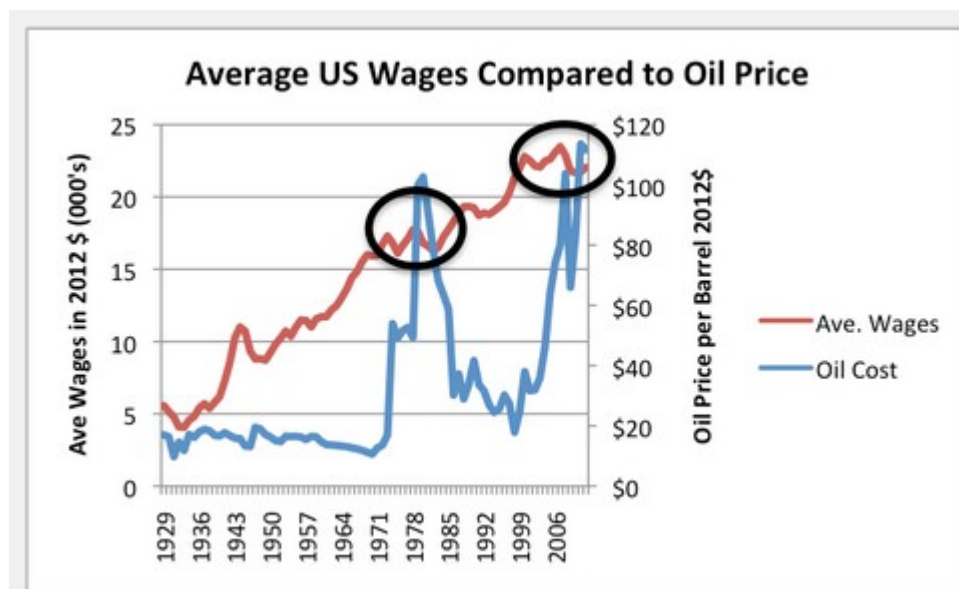


Figure 2. Salaires moyens aux États-Unis et prix du pétrole, tous deux en dollars de 2012. Les chiffres des salaires américains proviennent du Bureau des statistiques du travail (Tableau 2.1), exprimés en dollars en 2012 grâce aux chiffres d'inflation de CPI-Urban. Les prix du pétrole sont des équivalents de Brent en dollars de 2012, d'après le BP Statistical Review of World Energy 2013.

La raison qui explique la stagnation des salaires est trop compliquée à décrire entièrement dans cet article. Je me contenterai donc de n'en mentionner que quelques éléments. Quand les consommateurs se retrouvent obligés de dépenser davantage en pétrole pour leurs déplacements et leur nourriture, il leur reste moins à dépenser pour leurs dépenses discrétionnaires. Il en résulte des licenciements accrus dans des secteurs discrétionnaires, conduisant à une moindre croissance des salaires. De plus, les produits fabriqués avec du pétrole coûteux sont moins compétitifs sur le marché mondial si les vendeurs essaient de conserver leurs marges alors que leurs coûts de production ont augmenté. En conséquence, les ventes de produits diminuent, conduisant à des licenciements, et donc des salaires moyens plus faibles pour l'économie.

Dans le précédent sous-chapitre, j'ai indiqué que l'économie était un système complexe adaptatif. De ce fait, l'économie agit comme s'il existait des lois cachées sous-jacentes au système, parallèlement aux lois de la thermodynamique qui sous-tendent les systèmes physiques. Si les approvisionnements en pétrole sont excessivement chers, le nombre de nouveaux emplois formés est très faible, et ceux qui sont créés sont assez mal payés. L'économie ne croît pas beaucoup, mais elle reste en équilibre avec le pétrole cher disponible.

Le rôle du gouvernement dans le fait de fixer de faibles salaires et une faible croissance économique

Le gouvernement finit par être le secteur de l'économie le plus touché par la faiblesse de la croissance économique et la faible formation professionnelle, parce que les recettes fiscales diminuent au moment même où les programmes publics pour aider les pauvres et les chômeurs ont besoin d'augmenter. L'approche actuelle pour résoudre cette équation économique est le recours à (1) des dépenses financées par le déficit et (2) des taux d'intérêt maintenus à un niveau artificiellement bas, en partie grâce à des programmes d'assouplissement quantitatif.

Le problème que pose l'assouplissement quantitatif est qu'il s'agit d'un « pansement » temporaire. Si on l'arrête, les taux d'intérêt ont des chances d'augmenter de manière disproportionnée. (Voir le récent éditorial du Wall Street Journal, [*Le plus grand défi de Janet Yellen.*](#)) Lorsque cela se produit, l'économie risque de tomber dans une récession sévère, parce que des taux d'intérêt plus élevés signifient des traites mensuelles plus élevées pour rembourser l'achat de biens aussi variés que des voitures, des logements ou des usines, ce qui à son tour conduit à une baisse de la demande. La production de pétrole peut chuter, car le coût de la production va augmenter (à cause des taux d'intérêt plus élevés), alors même que le montant que les consommateurs devront dédier à l'achat de pétrole va diminuer – potentiellement, faisant même baisser les prix du pétrole. Si les taux d'intérêt augmentent, le montant de recettes fiscales que le gouvernement devra percevoir augmentera lui aussi, car les intérêts sur la dette publique augmenteront eux aussi.

Nous sommes déjà au bord du précipice, attendant que quelque chose pousse l'économie par-dessus bord. La « Loi sur les soins abordables » de Barack Obama (« Obamacare ») pourrait bien générer une telle poussée. L'incapacité à faire adopter un budget fédéral le pourrait aussi. Et une Union européenne pourrait elle aussi s'effondrer. Les défauts de remboursement de dette sont un autre problème potentiel, car comme on va le voir dans le sous-chapitre suivant, une baisse de la croissance économique a de bonnes chances de provoquer une hausse considérable des défauts de remboursement de dette.

La dette est une part majeure de notre situation financière précaire actuelle

Si une économie croît, ajouter de la dette supplémentaire est facile. Les gens trouvent

facile de trouver un emploi et de le conserver, ce qui leur permet de rembourser leurs dettes. États et entreprises voient croître leur activité ; emprunter sur l'avenir, même avec intérêts, est donc « logique ».

Il est tout aussi facile d'ajouter de la dette supplémentaire si l'économie ne croît pas, mais qu'il existe un approvisionnement suffisant en pétrole bon marché qu'il est possible d'extraire en utilisant ce supplément de dette pour faire croître la demande. Par exemple, après la Seconde Guerre mondiale, il a été possible de faire croître la demande d'automobiles et de camions en permettant aux acheteurs d'utiliser de la dette pour financer leurs achats. Lorsque cette hausse de la dette a conduit à une hausse de la consommation de pétrole, cela a grandement profité à l'économie, car la (valeur pour la société) était beaucoup plus grande que le coût d'extraction. Les gouvernements ont pu taxer lourdement l'extraction de pétrole, et avoir les moyens de construire de nouvelles routes et d'autres infrastructures grâce à ce pétrole bon marché. Ensemble, toutes ces nouvelles voitures, ces nouveaux camions et ces nouvelles routes ont contribué à favoriser la croissance économique. Et ainsi, rembourser la dette avec intérêts était relativement facile.

La situation à laquelle nous sommes à présent confrontés est bien différente. Des prix élevés du pétrole – même autour de 100 dollars – ont tendance à pousser l'économie vers la contraction, rendant la dette difficile à rembourser. (Cela est dû au fait que nous empruntons sur l'avenir, et que le montant disponible pour rembourser la dette sur le futur sera moindre plutôt que supérieur.) Il est temporairement possible de cacher le problème par des dépenses déficitaires et un assouplissement quantitatif, mais à long terme, ce n'est pas une solution viable. Si les taux d'intérêt augmentent, il est probable que les défauts de dette vont fortement augmenter.

Le rôle joué par le taux de retour énergétique (EROI ou EROEI)

Le taux de retour énergétique est le ratio entre la quantité d'énergie produite et la quantité d'énergie qu'il a fallu consommer pour la produire. Cette métrique a été élaborée par le professeur Charles Hall. Pour la calculer, on prend tous les intrants énergétiques identifiables en tête de puits (ou bien là où le produit énergétique est produit) et on les convertit dans une unité commune. L'EROEI est alors le résultat de la division entre la production énergétique brute et les intrants énergétiques totaux. Hall et son équipe ont montré que l'EROEI de l'extraction de pétrole a baissé ces dernières années (voir par exemple, [Murphy 2013](#)), ce qui signifie que nous consommons des quantités croissantes d'énergie de diverses sortes pour produire du pétrole.

Dans les sous-chapitres précédents, j'ai parlé des rendements décroissants du *travail humain*. Le pétrole et les autres produits énergétiques sont des formes d'énergie que nous, les êtres humains, utilisons pour démultiplier notre propre énergie humaine. De manière indirecte, les rendements décroissants de l'extraction du pétrole et des autres produits énergétiques, mesurés par un EROEI en déclin, constituent donc une partie des

rendements décroissants du travail humain. En fait, un EROEI qui décline peut être le contributeur le plus important de rendements décroissants du travail humain. Cela peut se produire si, dans les faits, le faible EROEI est corrélé à des prix élevés du pétrole, et si ces prix élevés du pétrole conduisent à une baisse des salaires (figure 2). C'est peut-être ce qui se passe désormais, car David Murphy ([2013](#)) indique que le lien entre EROI et prix du pétrole est en fait un lien inverse, les prix du pétrole augmentant rapidement lors l'EROEI est faible.

Contributeurs au déclin du rendement énergétique du travail humain

Le travail humain est la forme d'énergie la plus élémentaire. Nous, les humains, ajoutons à notre propre énergie de l'énergie tirée de nombreuses autres sources. La productivité des hommes est le reflet de cette combinaison d'énergies provenant de nombreuses sources. Par exemple, nous tenons pour acquis que nous aurons toujours des outils fabriqués à l'aide de combustibles fossiles, et de l'électricité pour alimenter nos ordinateurs. Avant les combustibles fossiles, les hommes complétaient leur propre énergie avec de l'énergie tirée des animaux, de la combustion de la biomasse, du vent et de l'eau qui coule.

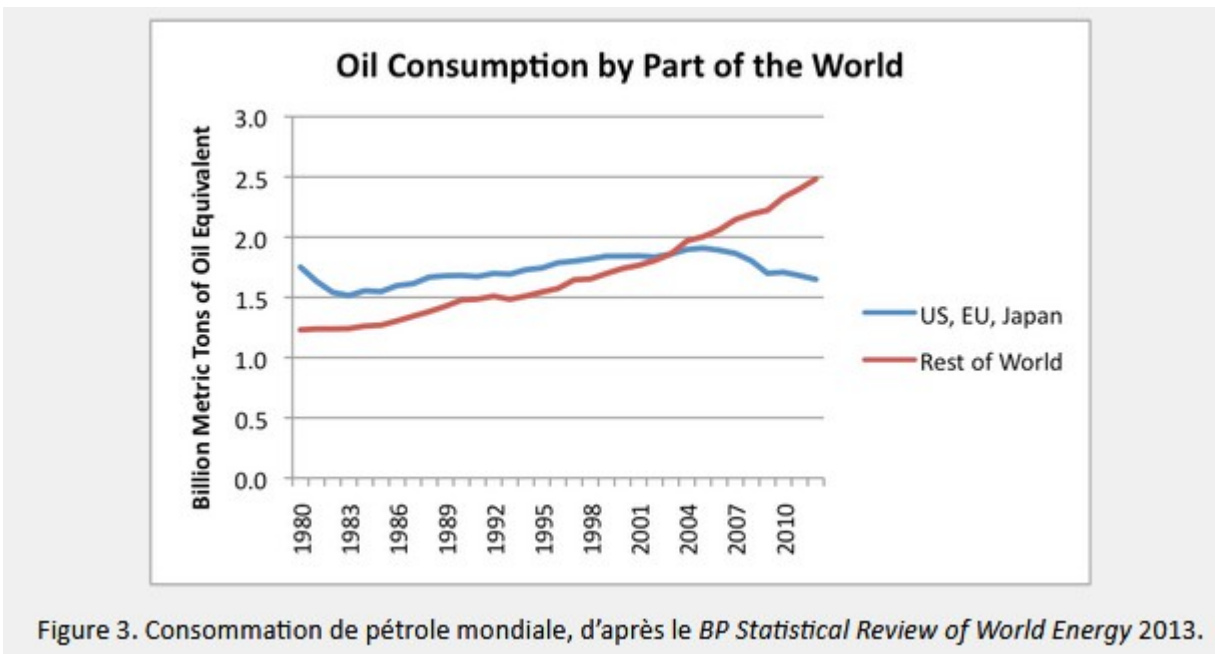
Qu'est-ce qui, au-delà d'un EROEI des combustibles fossiles décroissant, pourrait entraîner des rendements décroissants du travail humain ? De toute évidence, les problèmes qui se posaient il y a des années restent des problèmes aujourd'hui. Par exemple, la croissance démographique mondiale a tendance à conduire à des rendements décroissants du travail humain, car les ressources comme les terres arables et l'eau potable sont à peu près constantes. Une population mondiale plus nombreuse signifie qu'en moyenne, chacun obtient moins. La production de pétrole ne croît pas aussi vite que la population mondiale, ce qui fait que la quantité disponible par personne a tendance à baisser à mesure que la population mondiale augmente.

Dans *Dirt : The Erosion of Civilizations* ([2007](#)), David Montgomery estime que la dégradation des sols est un autre problème. La baisse de la qualité des minerais métalliques est encore un autre problème. Les minerais les moins chers à extraire sont ceux que l'on extrait en premier ; on extrait ensuite des minerais de moindre qualité et/ou situés dans des sites moins accessibles. Ces moins bons minerais exigent de consommer plus de pétrole et d'autres combustibles fossiles pour être extraits, ce qui en laisse moins pour les autres usages.

D'autres problèmes plus modernes se présentent aussi. La croissance démographique dans les régions où l'eau est rare impose d'avoir recours au dessalement. Les usines de dessalement consomment d'énormes quantités de ressources fossiles (du pétrole dans le cas de l'Arabie Saoudite) ([Lee 2010](#)), laissant moins de ressources énergétiques aux autres usages.

La mondialisation est encore un autre problème. Parce que l'ensemble des pays en développement consomme du pétrole en quantité croissante, il en reste moins de

disponible pour les régions du monde qui, dans le passé, ont été les plus grosses consommatrices de pétrole par habitant. Les pays dont la consommation de pétrole baisse ont tendance à être ceux qui, récemment, ont rencontré le plus de problèmes de récession et de pertes d'emploi.



Pour partie, et de manière indirecte, les rendements décroissants du travail humain concernent la part de la population active rémunérée qui peut effectivement trouver du travail à temps plein et dont l'emploi utilise réellement la formation et les compétences des gens. Aux États-Unis, le Bureau of Labor Statistics calcule la hausse de la production par heure de travail rémunéré. À mon avis, ce n'est pas là une mesure suffisamment large. Il nous faut vraiment une mesure de la production par travailleur *disponible* à temps plein.

Il y a clairement des moyens possibles de compenser les problèmes qui se présentent. On entend beaucoup parler des moyens que sont les progrès techniques et l'efficacité. À mes yeux, le véritable test concernant les rendements décroissants du travail humain, c'est l'évolution en tendance lourde des salaires, et en particulier des salaires médians. Si ceux-ci ne suivent pas l'inflation, c'est qu'il y a un problème.

Conclusion

On ne pense pas souvent au rendement du travail humain, et le fait qu'il puisse être sujet aux rendements décroissants. En fait, le travail humain est la source d'énergie la plus élémentaire à notre disposition. Des salaires qui stagnent et un chômage plus élevé du type de celui que les États-Unis, une grande part de l'Europe et le Japon ont récemment connu ressemblent désespérément à des rendements décroissants du travail humain.

Malgré les tentatives des gouvernements pour soutenir l'économie par des dépenses

financées en creusant le déficit public, des taux d'intérêt artificiellement bas et des programmes d'assouplissement quantitatif, les salaires persistent à stagner. Sans toutes ces interventions, il est probable que la situation serait encore pis. Si l'on arrête les programmes d'assouplissement quantitatif, ou si les taux d'intérêt augmentent par eux-mêmes, il semble y avoir une chance assez nette que ces pays rejoignent la phase de « crise » que décrivent Turchin et Nefedov.

L'expérience du passé suggère qu'un risque majeur de rendements décroissants du travail humain est provoqué par le fait que les coûts étatiques deviennent si élevés, et les salaires si faibles, que l'État se retrouve dans l'impossibilité de percevoir assez de recettes fiscales des travailleurs. En fait, il semble y avoir des éléments démontrant que nous sommes déjà en train d'en prendre le chemin. La figure 4 (ci-dessous) montre que les dépenses publiques aux États-Unis exprimées en pourcentage des salaires ont augmenté depuis 1929, mais que ces dernières années, les recettes publiques se sont stabilisées.

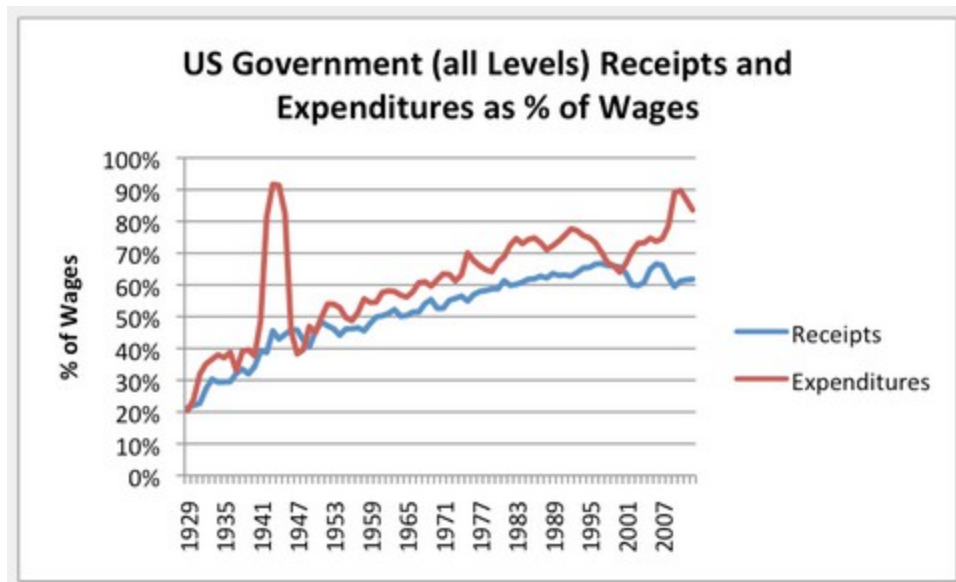


Figure 4. D'après le tableau 2.1 et le tableau 3.1 des données du Bureau d'analyse économique. Les dépenses publiques incluent les programmes fédéraux, de chacun des 50 États et locaux.

Ajouter encore des services de santé en vertu de l'Obamacare ne va faire qu'augmenter cette tendance à la hausse des dépenses publiques.

L'une des questions posées est de savoir comment le bénéfice financier du travail humain (ainsi que les sources d'énergie qui démultiplient ce travail) sera réparti entre entreprises, administrations publiques et simples gens. Ici, ce sont les entreprises qui ont le plus la main. Si un projet n'est pas rentable, elles peuvent l'arrêter. Si ailleurs, une main-d'œuvre moins coûteuse est disponible, elles peuvent réduire les salaires dans les pays aux salaires plus élevés. Elles ont aussi la possibilité de faire appel à plus de mécanisation. Les gens comme les administrations publiques ont tendance à se contraindre à la baisse. Lorsque le rendement global du système atteint des limites, les salaires des hommes ont tendance à stagner. Les gouvernements se retrouvent avec des

coûts de plus en plus élevés, et de plus en plus de difficulté à percevoir des fonds auprès d'une population de plus en plus appauvrie.

La plupart des auteurs d'articles universitaires supposent que le défi auquel nous sommes confrontés peut être résolu dans les, disons, cinquante prochaines années. Ils semblent également croire que de simples petits ajustements à notre économie actuelle suffiront à le résoudre. Une telle hypothèse semble bien optimiste, si ce qui nous arrive, c'est de nous approcher vraiment d'un effondrement financier.

Si, en fait, nous sommes proches de la phase de crise que décrivent Turchin et Nefedov, ce que nous devons faire ressemble beaucoup plus à « repartir de zéro ». Il nous faudra reconstruire une *nouvelle* économie qui *fonctionnera*, et non simplement « ajuster » notre situation actuelle. Il est probable que des systèmes publics et financiers nouveaux (ou radicalement modifiés) seront nécessaires – des systèmes qui devront coûter beaucoup moins cher à financer pour les contribuables. Nous risquons également de devoir réduire nos services de base, y compris l'entretien des routes goudronnées et la réparation des lignes électriques à haute tension.

Du fait de ces changements, il faudra trouver de nouvelles manières de faire les choses. Les analyses d'EROEI réalisées jusqu'à présent sont typiques des analyses de la manière dont fonctionne notre système actuel. Si des changements majeurs s'avèrent indispensables, les indications que donnent ces analyses ont de bonnes chances de perdre leur pertinence. On ne peut pas se contenter de reculer, car ce qui a marché autrefois, comme utiliser des chevaux de trait et des carrosses, ne sera plus disponibles sans une longue période de développement préalable. Notre situation est vraiment sans précédent – et s'y préparer va être très difficile.

Savons-nous où est le « seuil de danger »?

Jean-Marc Jancovici

[NYOUZ2DÉS: Jean-Marc Jancovici est un auteur exceptionnel.]



Les seuils dans le changement climatique

Un processus est dit « à effet de seuil » quand il existe un certain niveau de perturbation – qualifié de seuil – en dessous duquel la conséquence est proportionnelle à la perturbation, et au-delà duquel les choses se mettent à évoluer de manière totalement

différente. Un bon exemple de phénomène à effet de seuil est l'élastique : tirons le un peu, il s'allonge. Tirons le un peu plus, il s'allongera un peu plus. A chaque effort de traction supplémentaire, il s'allongera encore, jusqu'au moment où...il cassera. Nous aurons alors franchi un seuil : une petite perturbation supplémentaire aura engendré un changement d'ampleur et de nature de la conséquence (cassure au lieu de l'allongement), et en outre, dans l'exemple choisi, la conséquence ne sera pas réversible (nous ne pouvons pas ressouder l'élastique).

Notre climat est rempli de tels processus à effet de seuil, et nous ne connaissons pas précisément – voire pas du tout, parfois – les niveaux de perturbation auxquels telle ou telle des composantes peut « casser », c'est à dire se mettre à se comporter de manière très différente de ce qui s'est passé jusqu'à maintenant. Nous commençons par exemple à savoir que de tels seuils existent pour les [courants océaniques](#), pour la température maximale que [supportent les coraux](#), pour l'[acidité maximale](#) supportable par les organismes marins, ou encore l'élévation de température maximale que le Groenland peut supporter sans fondre. Mais pour l'essentiel des processus climatiques les seuils ne sont pas nécessairement connus, et quand ils le sont qualitativement ils sont loin de l'être toujours quantitativement.

En outre certaines élévations de température peuvent être sans grande conséquence à l'horizon d'un siècle, mais avoir des répercussions majeures à plus long terme, parce que [la température ne s'arrête pas de monter au bout d'un siècle](#). Pour savoir si, pour telle ou telle composante du climat, nous avons franchi un seuil ou pas, il faut aussi savoir à quel horizon de temps nous allons au résultat.

En conséquence de ce qui précède, **il n'est pas possible, aujourd'hui, de dire qu'il existe une élévation de température en dessous de laquelle nous sommes garantis à tout jamais contre tout ennui majeur, mais au-delà de laquelle nous nous mettons à courir tout d'un coup des risques considérables**. Aucun scientifique ne peut dire qu'il est raisonnable de ne pas dépasser une hausse de 1,63 °C sur 98 ans, qu'en dessous de ce seuil nous sommes garantis contre toute catastrophe et qu'au-dessus l'Apocalypse est pour demain, ou encore qu'un plafond de 435 ppmv de [gaz carbonique](#) dans l'atmosphère peut être atteint sans risque, mais pas de 436 ppmv.

Les seuils dans la capacité de résistance

Ensuite, ce que l'on appelle un risque ne résulte pas seulement de la modification des conditions environnantes, mais dépend aussi de notre aptitude – ou pas – à faire face à ladite modification. Une pierre qui chute sur notre tête ne présente pas le même risque selon que nous portons un casque ou pas. Et pour en revenir au climat, une diminution limitée du rendement de l'agriculture – causée par un changement climatique – n'est pas un « risque » majeur pour la France, qui produit bien plus que sa propre consommation, mais méritera éventuellement d'être qualifié comme tel en Inde ou en Chine si elle y survenait aujourd'hui.

Plus généralement, si nous tentons de qualifier les risques liés à d'éventuelles modifications climatiques pouvant survenir dans 50 ou 200 ans, il nous faut non seulement pouvoir décrire les modifications climatiques en question (parlons nous du [niveau de la mer](#) ? Des [courants marins](#) ? [des maladies](#) ?) mais aussi connaître les moyens qui seront à la disposition de la société à ce moment là (que restera-t-il de la présente abondance énergétique ? Y aura-t-il encore des forêts ou d'autres ressources naturelles qui seraient alors utiles pour s'adapter ? etc), et cette prospective n'est pas nécessairement plus facile que la prospective climatique !

En particulier, ce qui gouverne notre aptitude à changer le monde, aujourd'hui comme demain, et donc notre aptitude à faire face à une évolution donnée, est l'énergie abondante. C'est elle qui nous permet de construire des infrastructures de transport et de faire rouler des camions pour importer de la nourriture des zones propices à l'agriculture, c'est elle qui nous permet de résister au froid ou au chaud, c'est elle qui nous permet de produire médicaments, vaccins, outils, qui nous rend mobiles... Et toutes ces choses concourent à une capacité de résistance forte à l'aléa.

Or que l'énergie soit encore abondante dans 50 ans est un vaste sujet de débat ! Pour l'énergie fossile, par exemple, [la prolongation des tendances sur 50 ans nous conduit à consommer tout ce que nous avons comme réserves aujourd'hui](#) connues (charbon compris), sans parler du [problème climatique](#) associé au largage dans l'atmosphère du CO2 correspondant.

Revenons à l'exemple de l'agriculture, indispensable à la survie de quelques milliards d'hommes. Si plus rien ne pousse sur place, la gravité de la situation n'est pas la même selon qu'il reste ou non de l'énergie abondante pour transporter massivement de quoi manger en provenance d'un autre endroit propice à l'agriculture.

De même, la capacité de résistance aux [nouvelles maladies](#) ne sera pas la même dans un pays doté d'infrastructures sanitaires et prophylactiques avancées que dans un pays qui n'en est pas doté, etc.

Enfin la catastrophe est une notion à géométrie variable : le seuil n'est pas mis au même endroit par tout le monde !

Un « franchissement de seuil » s'appelle souvent, dans le langage courant, une catastrophe. Ainsi, un glissement de terrain faisant des morts (franchissement d'un seuil dans la capacité de cohésion du terrain) est une catastrophe, une épidémie (franchissement d'un seuil dans l'exposition aux agents pathogènes) est une catastrophe, une tempête (franchissement d'un seuil dans la vitesse du vent) est une catastrophe, etc.

A supposer que nous soyons capable de discerner toutes les conséquences possibles d'un changement climatique donné (ce qui n'est pas le cas), pour savoir si nous avons ou pas dépassé le seuil de danger il reste à définir ce que nous estimons être une catastrophe. Si nous parvenons à cette définition, nous pouvons considérer que tant que nous n'avons

pas de catastrophe, c'est que nous sommes en dessous du seuil de danger, et si nous avons des catastrophes plus tard, nous sommes déjà au-delà. Or la notion de catastrophe n'est pas objective : tout dépend de qui parle.

Prenons un cas de figure concret : la possible [disparition des coraux](#) si la température moyenne monte de plus de 2 °C. Est-ce une catastrophe ? La réponse ne sera probablement pas la même selon que l'on demande à un pêcheur Norvégien ou à un agent de voyages spécialisé dans les plongées des mers chaudes, pour ne prendre que deux Occidentaux en exemple.

Admettons que le changement climatique amène 3 ouragans par hiver en France, du même type que celui que nous avons connu en 1999. Est-ce une catastrophe ? Pour moi peut-être, pour un couvreur français sûrement pas, et pour un Chilien assurément pas.

Admettons que le changement climatique fasse mourir de faim 2 milliards d'individus. Est-ce une catastrophe ? Là encore, la réponse variera sûrement selon la localisation des morts, les répercussion possibles « ailleurs », et l'auteur de la réponse....

Et ceux qui comptent, ils disent quoi ?

En novembre 2006, un dénommé Nicholas Stern, ancien économiste en chef de la Banque Mondiale, a rendu un rapport qui a fait grand bruit, dans lequel il chiffre le coût possible du changement climatique à quelques milliers de milliards de dollars par an si nous ne « faisons rien ». Il indique par ailleurs que pour lui le « changement catastrophique » démarre à 2°C d'élévation de la température planétaire, et, ce qui est le plus intéressant, montre quelles sont les émissions de gaz à effet de serre qui permettent de rester sous ce niveau.

Ne serons nous pas sauvés par la technique ?

Jean-Marc Jancovici

On parle périodiquement de diverses solutions techniques qui nous permettraient de « continuer à vivre comme maintenant » (c'est à dire utiliser des [sources d'énergie émettant du CO2](#)) sans que cela n'aggrave nos émissions de gaz à effet de serre, en attendant tranquillement que l'efficacité énergétique permette de les [diviser par deux](#). De quoi s'agit-il et que peut-on en espérer ?

Tout d'abord il importe de savoir que l'on ne peut pas « filtrer l'atmosphère » de manière rapide pour en retirer le gaz déjà émis. La technique ne peut donc rien sur ce plan, et ne nous évitera pas un [réchauffement programmé et inévitable](#) d'au moins 1°C à terme.



Pour le reste, on peut espérer de nombreux progrès, changement ou adaptations. Mais aujourd'hui il semble difficile qu'il y ait là de quoi nous éviter un changement de comportement par ailleurs :

- On peut tout d'abord [remettre sous terre le CO2 produit](#) lorsque l'on brûle du charbon ou du pétrole (ou du bois, ce qui est en fait la seule manière de diminuer la concentration atmosphérique si par ailleurs les [émissions actuelles](#) sont toutes réduites à zéro). C'est une solution techniquement faisable, mais qui ne concerne que la production d'électricité et les grosses usines (ce qui laisse de côté 50% des émissions de CO2 et toutes les émissions d'[autres gaz à effet de serre](#)). En outre c'est un dispositif qui ne sera pas installé en quelques années sur chaque source d'émission éligible, du moins pas avec la gestion des priorités que nous avons actuellement.
- On peut améliorer l'efficacité énergétique : cela signifie que l'on obtient le même service en brûlant moins de combustible. Mais, aussi surprenant que cela pourra sembler, cela ne conduit pas nécessairement à des économies si une contrainte sur la consommation globale n'est pas mise en place en même temps. Par exemple, les progrès faits en 15 ans sur les moteurs de voiture, de 1985 à 2000, ont été complètement annulés par le fait que les gens ont acheté dans l'intervalle des voitures plus puissantes, et pourvues de plus en plus d'accessoires (climatisation notamment) qui consomment de l'énergie.
- Le résultat est que, entre 1985 et 2000 la consommation moyenne d'un véhicule neuf vendu en France n'a pas sensiblement diminué : elle a légèrement diminué de 1990 à 2000, mais avait légèrement augmenté avant.
- Pour que la consommation par véhicule ait sensiblement diminué sur les 15 dernières années, il aurait fallu que tout le monde remplace une vieille voiture « inefficace » par une nouvelle voiture de mêmes performances mais plus « efficace ». Or les consommateurs ont remplacé une voiture de 700 kg par une

voiture de 1200 kg, consommant... la même chose.

- On peut [changer de sources d'énergie primaire](#). Mais comme ces sources sont souvent moins commodes à utiliser que le [pétrole](#) ou le [gaz](#), ou plus chères, ou demandent plus de précautions ([nucléaire](#)), ou sont limitées en puissance délivrable, comme les [renouvelables](#), il est vraisemblable que nous ne pourrions pas passer à [un monde « énergétiquement vertueux »](#) juste avec des innovations techniques.

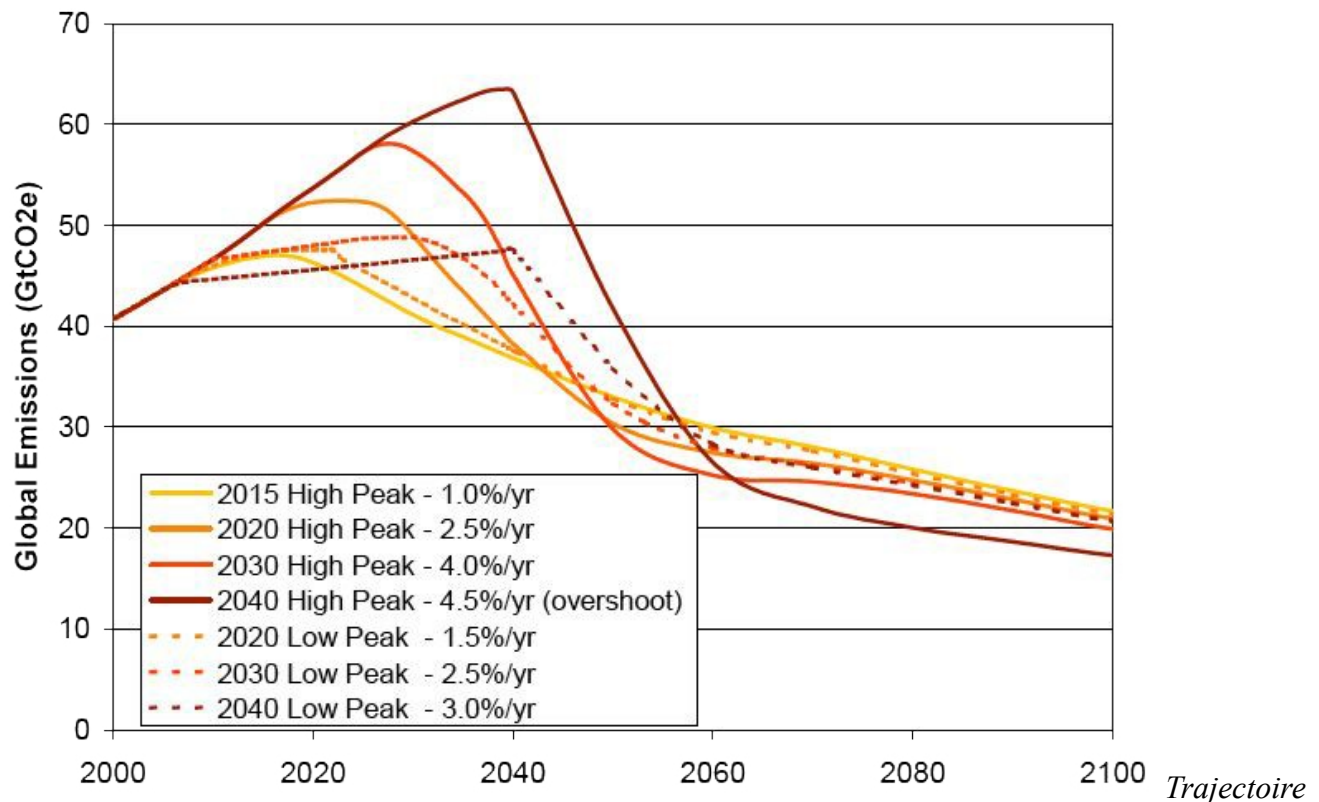
Un argument plus général peut éventuellement être invoqué pour illustrer les limitations de la « technique ». En effet, l'efficacité technologique, si elle est mise en oeuvre [sans remise en cause de la croissance matérielle perpétuelle](#), peut paradoxalement conduire à l'accroissement de la pression globale : en proposant des usages qui, de manière unitaire, sont moins « nocifs » pour l'environnement, on augmente leur acceptabilité sociale, et on diminue leur coût (chaque utilisateur paiera moins cher en ressources naturelles ou en conséquences de son comportement polluant), et cela conduit à une expansion de l'usage qui fait plus que compenser les gains unitaires.

Par exemple, si le seul [transport aérien](#) aujourd'hui disponible était celui des jets privés, certes la consommation par passager serait plusieurs dizaines de fois supérieure à ce qu'elle est sur un avion de ligne, mais de ce fait le transport aérien serait beaucoup moins abordable, et la consommation globale des avions serait probablement bien moindre. De même, si les ingénieurs n'avaient jamais su faire mieux que des voitures consommant 40 litres aux 100, avec un prix du carburant identique, il est probable que la consommation globale de l'humanité pour le transport serait inférieure, car la majorité de nos contemporains n'auraient pas les moyens de rouler en voiture.

Bref, sans contrainte socialement acceptable sur la demande globale, il se plaide assez bien qu'une efficacité unitaire accrue engendre probablement une augmentation de la consommation globale et non une diminution.

Et si le consensus existe sur l'idée de réduire la consommation globale d'énergie, la manière qui, historiquement, s'avère la plus efficace est tout simplement d'augmenter les prix, c'est-à-dire d'augmenter la [fiscalité sur l'énergie fossile](#).

Dit encore autrement, sur le long terme, le vrai déterminant de la consommation d'énergie n'est pas l'efficacité des appareils qui en consomment, mais tout simplement son prix. Ou dit encore autrement, si nous souhaitons vraiment résoudre le problème du changement climatique, ce n'est pas la voie de la recherche qui est à explorer en premier, mais la voie de la fiscalité. Refuser une fiscalité croissante (qui peut être progressive, bien sûr) sur les émissions de gaz à effet de serre (et donc sur tout ce qui vient du pétrole, du gaz et du charbon) équivaut assez fortement à refuser une action volontaire contre ce processus.



s des émissions mondiales de CO₂-équivalent qui permettent de rester sous la barre des 550 ppm de CO₂ équivalent en 2100, selon le rapport Stern.

La trajectoire « overshoot » n'est pas à prendre en compte car aboutissant à une concentration supérieure. 550 ppm est une concentration permettant « d'espérer » que la température planétaire ne monte pas de plus de 2 °C.

Il est intéressant de noter que les émissions qui permettent d'éviter un changement climatique « catastrophique » sont exactement celles où la consommation d'énergie fossile de la planète décroît après le passage du [pic de production du pétrole seul](#), vers 2020. En clair, le défi pour éviter un « changement climatique catastrophique », avec une approximation qui vaut ce qu'elle vaut, est de ne pas se reporter du pétrole sur le charbon à partir de 2010/2015 (ce qui est possible pendant quelques dizaines d'années, [mais pas plus](#) !).

En guise de conclusion...

La discussion récurrente sur l'existence des seuils, et surtout sur le moment où nous pourrions les dépasser, nécessite donc d'avoir de la visibilité :

- sur l'évolution future du système climatique pour chaque [scénario d'émission](#) de gaz à effet de serre,
- sur les [impacts](#) d'une évolution climatique donnée,
- sur les moyens de « résistance » qui seront encore à notre disposition, à l'horizon de temps qui nous intéresse, pour faire face à ces impacts,

- sur ce qui est personnellement ou collectivement acceptable et ce qui ne l'est pas dans les conséquences possibles (ce qui peut éventuellement se traduire en modélisations économiques, puisque nombre de prix représentent des consentements à payer).

De ce fait, compte tenu de l'imprécision sur ce que sera notre faculté d'adaptation dans quelques décennies (ou quelques siècles), de l'appréciation nécessairement subjective de ce qu'est une conséquence intolérable, et de l'inertie des processus en cause, **il n'est pas possible de dire à quel moment nous aurons éventuellement « dépassé le seuil de risque tolérable », ni même de dire si nous ne l'avons pas déjà dépassé.**

Trop tard pour quoi?

Publié par [Harvey Mead](#) le 29 Mars 2016

[NYOUZ2DÉS: Harvey Mead est un auteur exceptionnel.]

À l'occasion de son 80^e anniversaire qui a lieu récemment, David Suzuki a passé en entrevue avec Peter Mansbridge dans [Mansbridge One on One](#) sur CBC. C'était intéressant, peut-être surtout pour quelqu'un comme moi qui le rejoins dans ses orientations et qui le regarde depuis des décennies à [The Nature of Things](#), son émission de vulgarisation scientifique et écologique. Parmi les thèmes, la question de l'échec du mouvement environnemental, auquel [Suzuki revient](#) assez souvent, comme [dans La Presse du 24 mars](#), à l'occasion d'une autre entrevue sur son 80^e. Il y souligne que «nous n'avons pas réussi l'essentiel: changer la façon dont les gens voient le monde. Je pense qu'il s'agit du grand échec du mouvement écologiste». Il insiste néanmoins sur la poursuite nécessaire des efforts du mouvement environnemental.



On ne sait pas s'il s'agit d'une aube ou d'un crépuscule, pas plus que le Manifeste Élan global...

Dans un beau petit coup de communications, Karel Mayrand, d.g. de la Fondation Suzuki, utilise l'occasion pour faire [publier un texte le lendemain](#) dans *La Presse*, pour souligner que «le nouveau mouvement est déjà lancé». Sachant qu'une couverture d'un dossier trois jours de suite ne se fait pas, j'ai quand même écrit [une réplique](#) pour soumission à *La Presse*, qui n'a pas été retenue pour publication. En fait, le constat d'échec fait par Suzuki me paraît en contradiction avec la volonté de poursuivre dans la même veine. Rien que je vois dans le mouvement environnemental aujourd'hui ne représente à mon avis un changement, une réorientation, même si Mayrand propose qu'il y a maintenant un «nouveau» mouvement en place.

Mayrand était impliqué dans [la formation de SWITCH](#), organisme multipartite cherchant à «mobiliser pour développer une économie verte» de façon consensuelle, [à l'image des tables rondes qui ont fonctionné à travers le Canada pendant vingt ans](#) après la publication du rapport Brundtland et le travail du ministre Clifford Lincoln pour en assurer un suivi. J'y étais impliqué de toutes les façons possibles pendant toutes ces années. SWITCH n'est pas une nouveauté. Mayrand et Laure Waridel ont été impliquées aussi dans le lancement du [manifeste Élan global](#). Je l'ai signé moi-même, en soulignant que cela était possible parce que le texte était flou. Le document présente (de nouveau) les grandes orientations des groupes de la société civile, avec la mise à jour visant le remplacement de l'énergie fossile par l'énergie renouvelable. Rien dans les demandes du manifeste n'est nouveau.

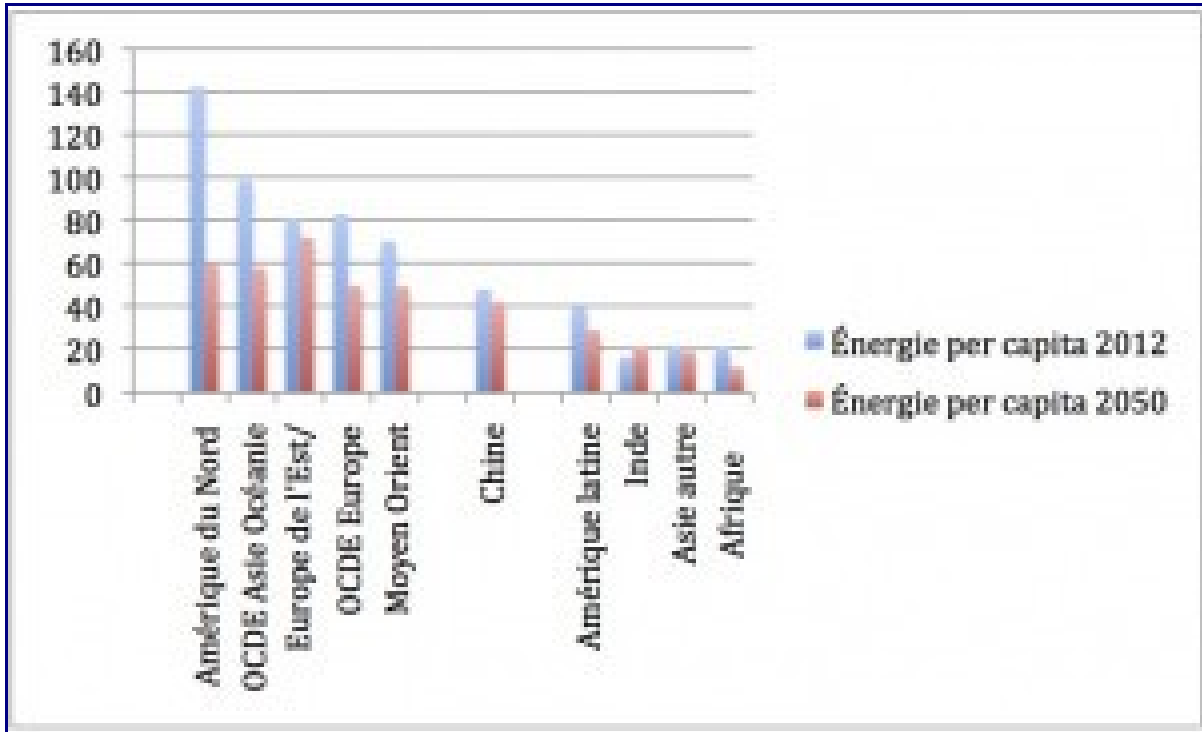
L'économie verte, la croissance verte

À l'été 2012, le mouvement environnemental a lancé une plateforme pour se positionner dans la campagne électorale en cours. La moitié du document est consacrée à la promotion de l'économie verte. Un changement de vocabulaire semble laisser penser qu'il s'agit de quelque chose de nouveau, alors que les promoteurs de l'économie verte – de la croissance verte – mettent de l'avant toute une série de propositions venant des groupes et promues depuis des années. Le problème, que [Suzuki](#) et moi avons souligné, est que rien dans le contexte actuel ne fournit des indications que quelque chose a changé, qu'il y a raison de croire que ces propositions vont obtenir un assentiment et être mises en oeuvre. L'initiative se trouve inscrite dans les efforts des grandes organisations internationales (OCDE, FMI, Banque mondiale) pour formuler un thème convaincant pour Rio+20, sommet tenu en 2012 pour «célébrer» les 20 ans du sommet de Rio de 1992.

J'ose croire que les groupes résistent à [mes efforts de les voir réorienter leurs interventions](#) en notant que je ne leur fournis pas beaucoup de contenu pour la réorientation, pour les nouveaux objectifs, pour la nouvelle société qu'il faut chercher à créer, pour «changer la façon dont les gens voient le monde», comme dit Suzuki. Dans les efforts de préparer la COP21 tenue à Paris en novembre-décembre de l'an dernier, nous avons eu l'occasion de voir deux importantes interventions qui normalement auraient dû soutenir les promoteurs de l'économie verte en même temps que la COP.

- *Les énergies renouvelables ne répondront pas aux exigences d'Élan global*

D'une part, [Greenpeace International est revenu avec son cinquième rapport](#) sur le potentiel des économies renouvelables à remplacer les énergies fossiles, et a proposé que c'est possible de les remplacer à 100%, cela en augmentant la quantité d'énergie utilisée en 2050 par rapport à 2012 de 62% (et à noter que cela signifie 162% d'énergies renouvelables, puisque l'énergie fossile est éliminée du portrait). [J'en ai déjà formulé ces résultats](#) par un graphique avec commentaire, et je le reprends ici.



Les pays du groupe de gloutons qui compteront environ 2 milliards de personnes en 2050 auront réduit de façon importante quand même leur consommation d'énergie per capita par rapport à 2012; les pays de l'Europe de l'Est et de l'Eurasie, comme les pays du Moyen Orient, connaîtront une moins grande réduction, et reste dans le groupe de gloutons en 2050. Dans le deuxième groupe de pays toujours pauvres après presque 40 ans de croissance économique mondiale se trouvent l'Inde et l'Afrique qui, avec les pays de l'Amérique latine et de l'Asie autre, ont une population projetée en 2050 de 6 milliards de personnes. La Chine réussit à se tailler une place entre les deux. La lutte aux changements climatiques à la faveur des énergies renouvelables «réussit» mais laisse près des deux tiers de l'humanité dans la dèche. (divisions de l'auteur)

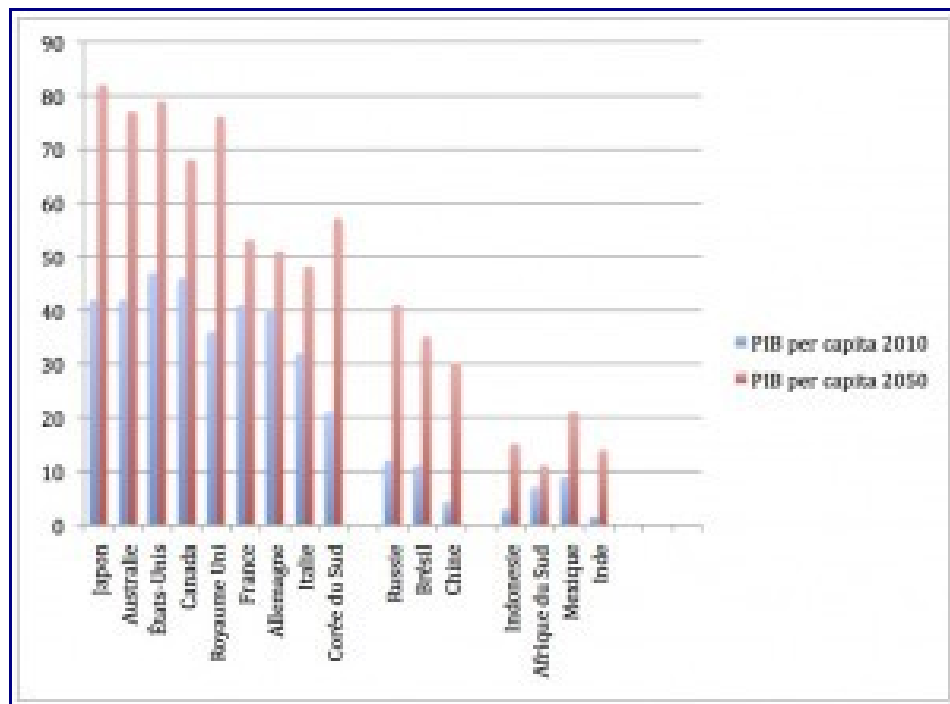
Le document esquisse les moyens de générer cette énergie, même si j'ai de graves doutes quant aux calculs qui laissent de côté *et* les impacts environnementaux et sociaux de cette activité économique majeure *et* le calcul de l'énergie – en énormes quantités – nécessaire pour cette production. Comme le bas de vignette du graphique souligne, le travail laisse également de côté une reconnaissance des inégalités qui y seraient associées, pas mal proches de celles qui sévissent dans le monde aujourd'hui. Une telle

situation, une telle orientation, le maintien d'une telle manifestation de la glotonnerie actuelle des pays riches sont en contradiction flagrante avec *Élan globale*, tout comme, plus généralement, j'ose croire, les grandes orientations des groupes de la société civile. La volonté de répondre aux crises avec une économie verte produisant ces énergies renouvelables constitue un déni de ce qui nous met dans la situation actuelle.

- *La croissance économique ne répondra pas aux exigences de l'économie verte*

D'autre part, le Deep Decarbonization Pathways Project (DDPP), dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises, est également intervenu avec un rapport sur la capacité des sociétés humaines à gérer le défi des changements climatiques en maintenant la hausse de température en dessous de 2°C. Le rapport propose pour les 16 pays étudiés des scénarios d'intervention couvrant un ensemble de mesures – et non seulement la production d'énergies renouvelables – susceptibles d'atteindre l'objectif. Comme pour Greenpeace, cette initiative inscrit l'effort dans le maintien de la croissance économique jugée nécessaire pour le progrès de ces sociétés, mais verdie.

Dans ce cas, l'activité économique de l'humanité connaîtrait une croissance de 250% d'ici 2050, comportant des externalités encore plus importantes que celles de la production des nouvelles énergies mais non prises en compte. Ce qui n'est pas remarqué explicitement dans les documents du DDPP est que la situation en 2050 serait probablement pire que celle connue aujourd'hui en termes d'inégalités. Ici aussi, [j'en ai récemment formulé ces résultats](#) par un graphique avec commentaire, et je le reprends ici.



Dans ce graphique, 10 des 11 pays de l'OCDE se trouvent dans le groupe à gauche; il faudrait y ajouter une vingtaine d'autres pays pour compléter le portrait. Au centre on

trouve ce que l'on appelle aujourd'hui les BRICS, qui restent justement en 2050 des pays «en voie de développement». Seul le Mexique parmi les pays de l'OCDE analysés par le DDPP se trouve ailleurs, dans le groupe de pays pauvres à droite; s'y trouvent aussi l'Inde et l'Afrique du Sud, membres du BRICS. Pour le reste, pour compléter le portrait, il faudrait ajouter quelque 150 pays pauvres dans le groupe de droite; le DDPP ne les a pas analysés parce qu'ils ne sont pas d'importants émetteurs de GES. En 2050, comme aujourd'hui, nous verrons environ un milliard de l'humanité dans les pays riches, et peut-être 6 milliards dans les pays pauvres, avec les quelques exceptions comme la Chine qui n'aura pas réussi [son objectif de sortir du piège du revenu moyen](#). Tous les pays auront connu une amélioration sensible de leur PIB per capita en termes absolus – pour ce que cela peut indiquer.

Dans le cas de cette initiative, les promoteurs ne réussissent pas à atteindre leur objectif, ne réussissant à concevoir des scénarios pour le contrôle des émissions de GES qu'avec une probabilité moindre que ce qui est visée par les scientifiques; ceux-ci ciblent au moins deux chances sur trois de réussir (déjà inquiétant), alors que les scénarios du DDPP ne nous donnerait qu'une chance sur deux... Indépendamment de ce demi-échec de l'initiative, les inégalités qui résultent de l'ensemble des scénarios, soit un PIB per capita environ 4 fois plus important dans la trentaine de pays riches que dans environ 150 pays pauvres, restent aussi inacceptables qu'elles le sont aujourd'hui et vont à l'encontre des prémisses mêmes d'Élan global. Non seulement la volonté de poursuivre en mettant l'accent sur les énergies renouvelables comporte des conséquences inacceptables; la volonté de maintenir notre modèle actuel en poursuivant avec une croissance, même verte, aboutit aussi à des conséquences inacceptables.

Trop tard pour le système actuel

Mansbridge demande: «Est-ce trop tard?» pour ce qui est des changements climatiques. Nous n'en avons pas la certitude, répond Suzuki, rentrant dans des éléments techniques du défi. Dans l'article de *La Presse*, Suzuki formule la réponse de façon assez claire: «scientifiquement, il est difficile d'avoir des certitudes. Nous savons qu'il est tard. Mais nous ne savons pas s'il est trop tard». Sous-entendu, la question demande aussi s'il est trop tard pour les efforts de contrôler la hausse de température associée aux changements climatiques et là, Suzuki suggère qu'il faut continuer à se battre, en dépit de l'échec constaté jusqu'ici.

Comme j'ai esquissé dans mon texte pour *La Presse*, la question de Mansbridge devrait être prise dans un sens plus large, et plus global. Ce que Suzuki et le mouvement environnemental ne semblent pas voir de façon assez explicite est que le défi des changements climatiques s'insère dans un ensemble de crises qui ne peuvent tout simplement pas être résolues par le maintien des efforts ayant mené à l'échec. Il est beaucoup trop tard pour continuer à espérer que notre système économique pourra régler les problèmes. Il faut changer le système.

La longue histoire du mouvement environnemental n'a pas souvent comporté une

priorisation des enjeux sociaux, entre autres les énormes inégalités entre les pays pauvres et les pays riches profitant pleinement du modèle économique fondé sur la croissance. L'évolution du mouvement depuis quelques années le met devant la réalisation que les enjeux écologiques sont finalement imbriqués dans le portrait de ceux sociaux. Ce qui semble manquer dans leurs orientations est une reconnaissance de la nécessité de «changer la façon dont les gens voient le monde ... [le] grand échec du mouvement écologiste». Comme Suzuki, les groupes persistent dans l'espoir que l'échec va, d'une façon quelconque, se transformer en réussite s'ils maintiennent leurs efforts, cela en ciblant une économie et une société plus «vertes». C'était le grand message d'Élan global, mais le manifeste reste avec un certain flou à cet égard. C'est le temps d'enlever le flou.

L'expérience avec la COP21 elle-même aurait dû faire ressortir les fondements de son échec, soit l'incompatibilité de l'effort d'éviter une hausse catastrophique de la température de l'atmosphère de la planète avec le maintien du modèle économique. Cela n'était clairement pas le cas, mais un retour sur les efforts de la société civile à soutenir l'effort des diplomates et des politiciens, dont les deux interventions esquissées ici, devraient montrer que le modèle ne peut se permettre de continuer. Les graphiques sont presque hallucinants dans la clarté des portraits.

Ceci n'avance pas le travail pour concevoir la société à rechercher et pour identifier les mesures que nous devrions prendre, travail qui commencera dès que nous admettrons que c'est trop tard pour continuer comme avant. Restera pour convaincre les hésitants l'expérience à venir avec l'effort de concevoir – et mettre en oeuvre – un plan d'action contre les changements climatiques pour le Canada. Déjà, l'équipe canadienne du DDPP semble trouver presque imaginaire son grand scénario. Voilà le sujet du prochain article, jumelé avec un regard sur le scénario pour un pays pauvre, l'Inde.

Il est trop tard pour le système actuel

Il est plutôt déconcertant de voir David Suzuki constater « l'échec » du mouvement environnemental dans sa récente entrevue avec La Presse et la terminer en suggérant qu'il faut que le mouvement poursuive dans la même veine. Karel Mayrand, fortement impliqué dans le mouvement, utilise l'occasion dans un texte publié le lendemain dans La Presse pour souligner que « le nouveau mouvement est déjà lancé ». Je me permets de suggérer qu'il n'y a rien dans le mouvement actuel qui soit nouveau.

Suzuki fonde son espoir sur le constat que « scientifiquement, il est difficile d'avoir des certitudes. Nous savons qu'il est tard. Mais nous ne savons pas s'il est trop tard ». Il a fait le même constat lors d'une autre entrevue à la télévision. Il est clair qu'il ne faut pas chercher des certitudes dans la science mais voilà, un ensemble de nouveaux éléments dans le débat concrétisent quand même la conviction qu'il est trop tard pour espérer d'éviter la catastrophe par des interventions ciblant toujours des corrections du système

actuel.

Les scientifiques du GIEC, le groupe d'experts des Nations Unies sur la question, ont calculé pour leur cinquième rapport paru en 2013-2014 la quantité maximale de carbone que l'humanité pourra émettre si elle veut éviter de voir la température planétaire atteindre un niveau catastrophique (le fameux 2°C maximum). Sans surprise, et en dépit de plusieurs années de travail intense pour inciter les gouvernements du monde à s'engager envers cet objectif, les Nations Unies ont échoué lors de la COP21 à Paris en décembre. Les engagements obtenus nous mettraient devant une hausse d'environ 2,7°C.

Sans exception, les représentants du mouvement environnemental québécois (pour ne parler que d'eux) y ont constaté un succès. La Fondation Suzuki constate même que « l'Accord de Paris prononce le début d'une nouvelle ère »¹. Cela est aussi déroutant que l'espoir de Suzuki de voir apparaître un nouveau mouvement environnemental. Le calcul du GIEC comporte un échancier et plus les suites de Paris tardent à améliorer les engagements des pays du monde, plus il sera difficile d'éviter une hausse catastrophique.

Mais rien ne change dans les orientations gouvernementales des pays du monde en ce qui a trait au développement économique accepté universellement comme la seule bouée d'espoir, et ce développement comporte une croissance économique permanente. Greenpeace International a publié un rapport avant la COP21 pour montrer la capacité de l'humanité de s'équiper à 100% d'énergies renouvelables d'ici 2050² ; cela est la clé de l'espoir du mouvement environnemental de voir s'effectuer le « virage » espéré par Suzuki. Comme résultat de son calculs, Greenpeace suggère qu'il y a possibilité d'atteindre cela en se permettant de poursuivre une activité économique beaucoup plus importante que celle d'aujourd'hui. Ce qui est frappant est que cela se fera seulement avec le maintien des inégalités actuelles³.

En parallèle, une initiative animée par Jeffrey Sachs, économiste de renom international proche des Nations Unies, a cherché à préparer pour la COP21 une démonstration autre de la capacité de l'humanité de maintenir la croissance économique tout en respectant le « budget carbone » permettant d'éviter la hausse de température catastrophique. L'initiative a lancé des équipes dans 16 pays avec 75% des émissions avec le mandat de développer des scénarios soutenant un tel objectif. Ses résultats étaient décevants, diminuant les chances d'éviter la hausse par rapport à l'objectif. Et les inégalités sociales en 2050 qui ressortent des travaux sont pires que celles que nous connaissons aujourd'hui⁴.

Ce que Suzuki et le mouvement environnemental ne semblent pas voir est que le défi des changements climatiques s'insère dans un ensemble de crises qui ne peuvent tout simplement pas être résolues par le maintien des efforts ayant mené à l'échec. Il est beaucoup trop tard pour continuer à espérer que notre système économique pourra régler les problèmes. Il faut changer le système, et cela est un message que ni Suzuki ni

(surtout) les groupes de la société civile ne veulent entendre.

HARVEY MEAD : Harvey Mead, militant écologiste pendant 45 ans à différents niveaux, blogueur à harveymead.org dont le premier article du blogue en janvier 2013 s'intitulait « L'échec du mouvement environnemental », Ph.D. en philosophie des sciences 3

Le courant-jet a perdu le Nord et on en a des preuves en Europe

Publié par [A. Randomjack](#) vendredi 26 janvier 2018

La météo extrême étroitement liée aux fluctuations du courant-jet

On observe de plus en plus d'événements météo extrêmes en Europe (et partout ailleurs). Il est normal dans le contexte du réchauffement climatique actuel que le courant-jet, principal moteur météo et qui propulse d'une façon générale les systèmes météo d'Ouest en Est dans notre hémisphère soit de plus en plus variable.

Introduction

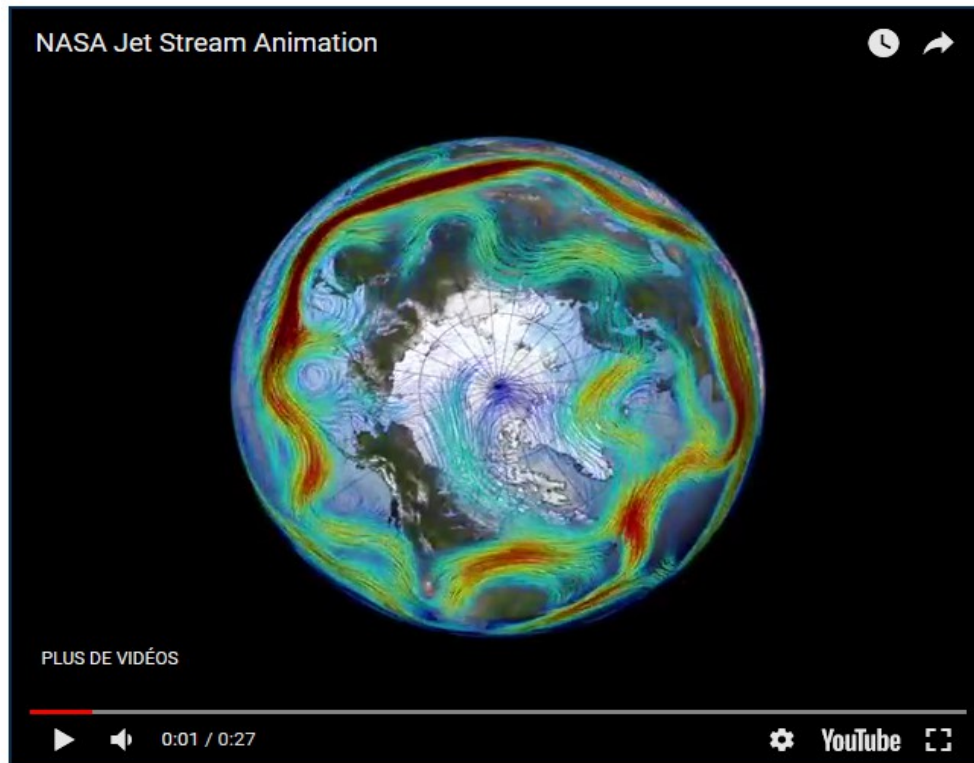
Le courant-jet (rivière d'air qui circule au-dessus de l'hémisphère Nord à environ 10km d'altitude) ralentit à cause du réchauffement climatique et cela lui fait faire des ondulations Nord-Sud nommées ondes de Rossby de plus en plus amplifiées.

Dans certaines conditions, selon leur nombre en fait, les ondes de Rossby se bloquent en place et les systèmes météo associés font alors du sur-place, parfois pour de longues périodes, et c'est ce qui explique, en partie, certaines sécheresses ou des périodes de pluie prolongées, ou encore, ce qui explique aussi que plusieurs tempêtes de suite suivent plus ou moins la même trajectoire. Je me rappelle l'hiver 2013-2014 au cours de laquelle cinq des plus fortes tempêtes de l'histoire du Royaume-Uni y ont déferlé et de la sécheresse au Portugal (été 2017) qui a causé des feux de forêts extrêmes pour ne citer que deux exemples qui me viennent en mémoire.

Mais la météo peut aussi passer rapidement d'un extrême à l'autre, comme de sécheresses à pluie diluviennes en peu de temps, surtout à la périphérie du courant-jet.

Les événements météo extrêmes ont des répercussions importantes sur l'agriculture. C'est sans doute l'impact le plus important du réchauffement climatique.

- Cette animation montre l'accroissement de la variabilité du courant-jet et le développement d'ondulations Nord-Sud (ondes de Rossby) suite au réchauffement climatique.



https://youtu.be/C_HiBj0teRY

Des données sur le courant-jet remontant à 1725

La nouvelle étude est la première reconstruction historique de la trajectoire du courant-jet sur ces régions qui remonte à avant le 20e siècle. Les anneaux de croissances des arbres sont encore venus au secours des chercheurs car ils sont des témoins fiables du passé et ils ont raconté leur histoire qui remonte jusqu'en 1725.

On voit dans cette étude que depuis environ 1960, des fluctuations croissantes de la trajectoire du courant-jet dans la portion de l'Atlantique Nord coïncident avec des événements météo extrêmes en Europe, tels canicules ou même sécheresses, tempêtes et inondations.

La partie de l'anneau de croissance annuelle qui se forme vers la fin de la saison de croissance se nomme "bois final". La densité du "bois final" reflète les températures au mois d'août de l'année où la croissance a eu lieu.

- Résumé graphique : Cinq renseignements que peuvent fournir les anneaux de croissance des arbres

CINQ RENSEIGNEMENTS QUE PEUVENT FOURNIR LES ANNEAUX DE CROISSANCE DES ARBRES

La dendrochronologie est la science qui étudie les anneaux de croissance des arbres. L'analyse des anneaux de sections transversales provenant de troncs ou de carottes (utilisées plus souvent) peut fournir une mine de renseignements sur un arbre, son histoire et les conditions ambiantes dans lesquelles il a poussé. Comme cette épinette noire de 218 ans du nord-est de Terre-Saint-Pierre, au Québec, qui a commencé sa vie courée en la forêt boréale à la fin des années 1700.

1. Âge de l'arbre
 À mesure qu'ils croissent, les arbres forment des anneaux concentriques d'un bois dur et de bois plus tendre ou plus mou (bois tendre) et d'une bande de bois tendre qui apparaît plus tard pendant l'été (bois dur). Ainsi, la bande produite en un an correspond à la mesure combinée de la largeur d'un anneau de bois dur et de bois tendre. Compter le nombre d'anneaux à partir de l'écorce externe jusqu'au centre de l'arbre — ou mesurer — permet d'estimer l'âge de l'arbre et est utile pour dater les événements historiques ou ceux de sa vie et dans les années.

2. Historique des feux
 Des cicatrices de feu apparaissent lorsqu'une portion de la partie en croissance du tronc, appelé le cambium, est endommagée par le feu et que l'arbre tente de recouvrir la blessure avec le nouvel accroissement. Certaines cicatrices de feu se reforment complètement, mais certaines restent couvertes (ou cicatrises) en raison d'incendies répétés ou d'une importante défoliation du bois brûlé — comme cela s'est produit à un incendie en 1989, un an après la Conquête.

3. Epidémies d'insectes
 Une cicatrice importante ou à répétition — partie des feuilles ou aiguilles d'un arbre — causée par des insectes, comme la larve des forêts, fait subir un stress à l'arbre et entraîne un net ralentissement de la croissance qui peut être constaté dans le centre de croissance près de la cicatrice et centre du piquetier bois-tendre. L'anneau blanc — est également de plus faible densité que le bois produit par l'arbre avant sa défoliation et après son rétablissement. L'étude de la fréquence des anneaux blancs chez de nombreux arbres aide les scientifiques à mieux comprendre l'incidence des épiphyties de larves sur la productivité des forêts, les changements dans les populations d'insectes au fil du temps et l'adoption des stratégies aux épiphyties.

4. Conditions climatiques
 Les arbres qui bénéficient de la bonne quantité de lumière du soleil, de pluie et de températures idéales ont une croissance plus rapide et produisent des anneaux de croissance plus larges que les arbres soumis à un stress. La sécheresse, le mildiou, des températures trop chaudes ou trop froides et l'ombage ou la forte densité des autres arbres peuvent ralentir la croissance des arbres et faire apparaître des anneaux étroits. L'étude des anneaux de nombreux arbres dans l'ensemble du paysage peut aider les scientifiques à comprendre comment le climat peut modifier et influencer les écosystèmes forestiers au fil du temps. Le même anneau étroit dans l'arbre ci-contre apparaît dans des centaines d'autres échantillons d'arbres, ce qui donne à penser que le sol était sec à la fin de l'été 1984 dans certains secteurs de la forêt boréale de l'est du Canada.

5. Qualité de la fibre ligneuse
 Les caractéristiques du bois comme la densité, l'absorption acoustique, la résistance et la rigidité sont des qualités importantes qui déterminent le caractère approprié du bois pour des produits tels que cellulaires fibres, des gâteaux aux produits de bois d'ingénierie à la pâte utilisée dans l'emballage et la tôle. L'observation microscopique des anneaux de croissance des arbres — comme celui-ci, grand 57 fois par rapport à sa taille normale — peut révéler des irrégularités dans les cellules causées par un stress hydrique ou un courtoage par le vent ou la neige. Ces irrégularités peuvent rendre le bois rigide, durable et résistant au traitement chimique, voire limiter son utilisation pour certains produits. La capacité à reconnaître les qualités de la fibre ligneuse des arbres avant la récolte permet aux aménagistes forestiers de prendre de meilleures décisions quant à l'usage du bois qui peuvent être plus adaptés à partir des arbres qui pousseront dans une forêt donnée et est les arbres les mieux adaptés à planifier pour la fabrication de produits produits forestiers.

5 ans
 Il existe une des arbres sont coupés pour l'analyse des anneaux de croissance. Plus, un outil de mesure est utilisé pour la validation d'une carotte de bois, d'environ 2 à 10 millimètres de diamètre, de la partie extérieure de l'écorce jusqu'au centre de l'arbre. Ce piquetier bois-tendre de nord de Fort McKay (Alberta) était âgé d'environ 60 ans lorsqu'il était récolté en 2006.

© Sa Majesté la Reine du chef du Canada, représentée par le ministre des Ressources naturelles, 2017



La Dre. Valerie Trouet, auteure principale de l'étude dit : « Nous avons découvert que la position du courant-jet au-dessus de l'Atlantique Nord durant l'été a été la cause principale d'extrêmes climatiques en Europe depuis près de 300 ans ».

Ayant 290 ans de données relatant la position du courant-jet, Mme Trouet et ses collègues ont déterminé que les ondulations Nord/Sud de la trajectoire du courant-jet sont devenues plus fréquentes depuis la deuxième moitié du 20e siècle.

"Depuis 1960, il y a eu plus d'années au cours desquelles le courant-jet s'est trouvé dans une position extrême. Quand la portion Atlantique-Nord du courant-jet se retrouve dans une position très au Nord, les Îles Britanniques et l'Ouest de l'Europe subissent une vague de chaleur alors que le sud-est de l'Europe essuie de fortes pluies déclenchant des inondations" ajoute la Dre. Trouet.

Lorsque le courant-jet est dans une position extrême Sud, la situation s'inverse : l'Ouest de l'Europe reçoit des pluies anormalement intenses alors que le sud-est de l'Europe se retrouve avec des températures trop chaudes causant sécheresses et feux de forêts.



Les canicules, les sécheresses et les inondations affectent les populations" dit la Dre. Trouet. "Ces vagues de chaleur et ces sécheresses se produisent en plus du réchauffement climatique ; c'est un coup double".

Les événements météo extrêmes en été sur le centre-Ouest Américain (et les autres régions) sont eux aussi associés à des trajectoires anormales trop au Nord ou trop au Sud du courant-jet écrivent les auteurs.

NDT On parle des ondulations Nord-Sud (ondes de Rossby) de plus en plus fortes quand on parle de positions ou de trajectoires du courant-jet.

Le froid extrême et les fortes chutes de neige au cours de cet hiver (2015) sur les Nord-Est de l'Amérique et la chaleur extrême causant une forte sécheresse en Californie où il y a eu un autre nouveau record d'incendies de forêts et broussailles sont aussi liés à la trajectoire anormale du courant-jet au cours de l'hiver. dit-elle.

L'étude. "Recent enhanced high-summer North Atlantic Jet variability emerges from three-century context," (la variabilité accrue du courant-jet au-dessus de l'Atlantique Nord au plus fort de l'été émerge d'un contexte de trois siècles) par Mme. Trouet (l'auteure principale) et M. Meko de l'Université d'Arizona et F. Babst de l'Institut fédéral (Suisse) de recherches WSL. La recherche est parue dans le journal "Nature Communications" le 12 janvier 2017

Lors d'une visite en Belgique chez sa famille au cours du pluvieux été de 2012, Valerie Trouet a jeté un coup d'oeil à la carte météo qui montrait de fortes pluies sur le Nord-Ouest de l'Europe et chaleur extrême et sécheresse sur le Nord-Est de la Méditerranée. "J'avais vu exactement la même carte avec mes données des anneaux de croissance des arbres, dit-elle. Les anneaux de croissance des arbres révélaient que des températures plus chaudes près de la Méditerranée se produisaient au même moment où le temps était frais sur les Îles Britanniques, et vice-versa.

D'autres chercheurs avaient mesuré la densité du "bois final" d'arbres des Îles Britanniques et de la région Nord-Est de la Méditerranée pour des anneaux de croissance formés de 1978 jusqu'en 1725.



De nos jours, on fait du carotte d'arbres pour lire les anneaux de croissance ; plus besoin de couper les arbres. [Source CNRS](#)

Parce que la température en août des ces deux régions montre la position estivale du courant-jet, Mme Trouet et ses collègues ont utilisé les données fournies par les anneaux de croissance pour déterminer la position du courant-jet au cours de chacune de ces années. Pour ce qui est de la position du courant-jet de 1979 à ce jour, ils ont utilisé les données des observations météo.

Il y avait un débat à savoir si la variabilité du courant-jet était due au réchauffement climatique parce que les données d'observations (satellites) ne remontaient qu'à 1979, une période jugée trop courte pour pointer "statistiquement" du doigt le réchauffement climatique. Cette étude démontre que la variabilité du courant-jet s'est particulièrement accrue depuis 1960.

Avec la découverte d'arbres beaucoup plus vieux dans les Balkans et sur les Îles Britanniques afin de reconstruire la position du courant-jet jusqu'à mille ans dans le passé. Valerie Trouet espère aussi reconstruire la trajectoire du courant-jet sur le Nord du Pacifique qui influence le climat et la météo en Amérique du Nord.

Article source en Anglais

<https://www.sciencedaily.com/releases/2018/01/180112091209.htm>

Articles connexes :

[Comment expliquer l'amplification Arctique? Ça peut vous surprendre](#)

[Le Vortex Polaire vu de près : ou pourquoi fait-il si froid sur une grande partie de l'Amérique](#)

Publié par [A. Randomjack](#)

Le problème de la collapsologie

par Nicolas Casaux

[NYOUZ2DÉS: ET le problème de Nicolas Casaux : sont hypocrisie. Il n'explique jamais clairement ce que sont ses solutions et que ses solutions sont génocidaires. Les appliquer produirait de 6 à 7 milliards de morts sur terre.]

« Qualifier la société de thermo-industrielle permet aussi de négliger tout ce qui d'ores et déjà s'y produit en matière de coercitions et d'embrigadement, sans contribuer, ou si peu, à l'épuisement des ressources énergétiques. On passe d'autant plus volontiers là-dessus qu'on y trempe soi-même, à l'Éducation nationale ou ailleurs. Attribuer tous nos maux au caractère « thermo-industriel » de cette société est donc assez confortable, en même temps qu'assez simpliste pour combler les appétits critiques des niais et des crétins arrivistes, déchets ultimes de l'écologisme [...]. »

— René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances (2008).



Image ajoutée par Nyouz2dés: voici le résultat que produirait la solution de Nicolas Casaux: une famine mondiale endémique.

France Culture, Le Monde, Le Point, Les Echos, Libération, Mediapart, LCI, L'Obs, sont quelques-uns des médias grand public qui ont choisi de faire la promotion du courant relativement récent de la « collapsologie ».

La « collapsologie » — néologisme issu du latin *lapsus* qui signifie « chute », inventé (« avec une certaine autodérision ») par les chercheurs Pablo Servigne et Raphaël Stevens dans leur livre *Comment tout peut s'effondrer, petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Seuil) — désigne, toujours selon eux : « l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition, et sur des travaux scientifiques reconnus. »

Derrière cette définition un peu nébuleuse, la collapsologie se caractérise — dans les publications qui lui sont associées, comme le livre de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, les conférences qu'ils tiennent ou que d'autres personnes proposent sur ce sujet, etc. — par des perspectives et des analyses parfois contradictoires, ou bien trop limitées.

Dans l'ensemble, elle correspond à une réflexion qui admet l'inéluctabilité de l'effondrement de la civilisation « thermo-industrielle », qui le considère comme un drame, comme une « catastrophe » (Pablo Servigne et Raphaël Stevens dans leur livre précité), et qui implique de « faire le deuil de notre civilisation industrielle » (ibid). La réalisation de ce que la civilisation industrielle n'est pas viable, de ce qu'elle est vouée à s'auto-détruire, constitue, à leurs yeux, « un énorme choc qui dézingue les rêves » (ibid),

une « mauvaise nouvelle » (ibid). Ils citent même, à ce propos, cette phrase de Jean-Pierre Dupuy : « C'est parce que la catastrophe constitue un destin détestable dont nous devons dire que nous n'en voulons pas qu'il faut garder les yeux fixés sur elle, sans jamais la perdre de vue. »

Mais avant de continuer à examiner cet aspect de la collapsologie, un rappel : au-delà du fameux Rapport Meadows de 1972 sur « les limites à la croissance », de nombreux courants, collectifs et individuels ont réalisé et dénoncé l'insoutenabilité de la civilisation industrielle il y a bien longtemps, et bien souvent sans avoir eu besoin, pour cela, d'une avalanche de « chiffres », de « données » et « d'études scientifiques ». Le seul bon sens leur aura suffi.

Citons, pour exemple, Aldous Huxley dans un essai de 1928 intitulé « *Progress: How the Achievements of Civilization Will Eventually Bankrupt the Entire World* » (en français : « Le progrès : comment les accomplissements de la civilisation vont ruiner le monde entier ») publié dans un vieux numéro du magazine Vanity Fair, pour lequel il écrivait à l'époque :

« La colossale expansion matérielle de ces dernières années a pour destin, selon toute probabilité, d'être un phénomène temporaire et transitoire. Nous sommes riches parce que nous vivons sur notre capital. Le charbon, le pétrole, les phosphates que nous utilisons de façon si intensive ne seront jamais remplacés. Lorsque les réserves seront épuisées, les hommes devront faire sans... Cela sera ressenti comme une catastrophe sans pareille. »

En France des anarchistes naturiens de la fin du 19^{ème} siècle à de nombreux écologistes du 20^{ème} siècle (on peut penser à tous ceux du journal *La Gueule Ouverte*), en passant par les situationnistes, les auteurs de l'Encyclopédie des Nuisances, et bien d'autres (Bernard Charbonneau, Jacques Ellul, Ivan Illich, etc.), beaucoup nous ont averti et nous avertissent depuis longtemps de l'insoutenabilité de la civilisation industrielle.

Ainsi Pierre Fournier écrivait dans le journal Hara-Kiri Hebdo du 28 avril 1969 :

« Pendant qu'on nous amuse avec des guerres et des révolutions qui s'engendrent les unes les autres en répétant toujours la même chose, l'homme est en train, à force d'exploitation technologique incontrôlée, de rendre la terre inhabitable, non seulement pour lui mais pour toutes les formes de vie supérieures. Le paradis concentrationnaire qui s'esquisse et que nous promettons ces cons de technocrates ne verra jamais le jour parce que leur ignorance et leur mépris des contingences biologiques le tueront dans l'œuf. »

Tandis qu'aux États-Unis, l'historien et sociologue états-unien Lewis Mumford écrivait, dans un article publié en 1972 :

« Malgré toutes ses inventions variées, les dimensions nécessaires à une économie de vie font défaut à notre économie technocratique actuelle, et c'est l'une des raisons pour lesquelles apparaissent des signes alarmants de son effondrement. »

Il ajoutait également qu'il « devrait être évident que cette société d'abondance est condamnée à périr étouffée sous ses déchets [...] »

Toute l'œuvre littéraire de l'écologiste états-unien Derrick Jensen (et des écologistes des courants anti-industriel et *anti-civ* en France, aux USA et ailleurs), depuis son premier livre publié en 1995, se base sur la compréhension de ce que la civilisation industrielle est fondamentalement destructrice et qu'elle est ultimement vouée à s'auto-détruire.

Tout cela pour dire que cette réalisation n'est pas nouvelle, que de nombreux individus se sont efforcés de l'exposer et s'efforcent de l'exposer depuis déjà longtemps. Seulement, la manière dont ils le faisaient et dont ils le font n'est pas médiatiquement recevable (politiquement correcte), contrairement à la manière dont les *collapsologues* discutent de ce sujet, comme nous allons le voir.

Reprenons l'examen de la collapsologie. Une des raisons pour lesquelles les médias grand public s'autorisent à la promouvoir, c'est qu'elle considère l'effondrement de la civilisation industrielle comme une « catastrophe », un drame, une terrible nouvelle. Du point de vue de la culture dominante, qui détruit les biomes et les espèces du monde entier pour satisfaire sa frénésie de croissance et de progrès, cette perspective est logique. Mais pour tous ceux qui se sont défaits de l'aliénation qu'elle impose, pour les peuples autochtones du monde entier, menacés de destruction (et non pas d'extinction) à l'instar de toutes les espèces vivantes, pour les rivières, les saumons, les ours, les lynx, les loups, les bisons, pour les forêts, pour les coraux, et ainsi de suite, *la catastrophe est la civilisation industrielle*, et son effondrement, lui, constitue la fin d'un désastre destructeur qui accable la planète depuis bien trop longtemps.

Considérer *l'effondrement de la civilisation industrielle comme la catastrophe*, c'est perpétuer le paradigme destructeur qui le précipite. Si la culture dominante, la civilisation industrielle, se dirige vers son effondrement, si elle détruit les écosystèmes du monde entier, c'est entre autres parce qu'elle ne considère pas le monde naturel et ses équilibres et ses dynamiques comme primordial. Au contraire, ce qu'elle considère comme primordial, c'est elle-même, son propre fonctionnement, sa croissance, son développement, ses industries, etc.

C'est précisément parce que la civilisation industrielle est profondément et fondamentalement narcissique, qu'elle ne se soucie que d'elle-même, qu'elle est amenée à détruire tous *les autres* (les autres espèces et les autres cultures), tout ce qui n'est pas elle.

Ainsi, considérer *l'effondrement de la civilisation industrielle comme la catastrophe*, c'est perpétuer le paradigme destructeur qui le précipite, c'est perpétuer le narcissisme qui est au cœur de ses pulsions destructrices.

L'effondrement de la civilisation industrielle est une solution, pas un problème. La santé de la biosphère est ce qu'il y a de plus important. Au-delà de l'aspect empathique élémentaire qui devrait nous pousser à nous soucier des autres, il s'agit également d'une réalité écologique élémentaire. Nous ne pouvons pas vivre sans une biosphère saine.

Pourtant, à côté de cette tendance majeure qui consiste à percevoir l'effondrement comme une catastrophe, dans leur livre, Pablo Servigne et Raphaël Stevens nous rappellent que :

« Dans un texte publié en décembre 2013, le cocréateur du concept de permaculture, David Holmgren, plus pessimiste que jamais, s'inquiétait des récentes découvertes sur les conséquences du réchauffement climatique. Selon lui, la seule issue pour éviter de trop graves dommages sur la biosphère serait désormais de provoquer un effondrement rapide et radical du système économique global.

La proposition a généré une grande controverse chez les collapsologues du monde entier, qui est loin d'être terminée... »

David Holmgren semble avoir les pieds sur Terre.

Le principal problème de la collapsologie relève donc du narcissisme qu'elle perpétue (l'effondrement comme la catastrophe plutôt que la civilisation industrielle comme la catastrophe).

Ce narcissisme s'observe également dans les questions souvent posées par les collapsologues vis-à-vis de l'effondrement :

« Comment fait-on pour “vivre avec” ? » (Pablo Servigne et Raphaël Stevens)

« Comment vivre avec toutes ces nouvelles tristes sans sombrer ou rester dans la dépression ? » (Clément Monfort dans un billet publié sur Reporterre^[1])

« Qu'est ce qui nous attend concrètement ? Comment s'y préparer ? » (ibid)

Beaucoup de leurs questions tournent autour d'un « nous » ou d'un « on » qui désignent quelques habitants des pays riches qui redoutent la fin de leur mode de vie destructeur, basé sur l'exploitation systématique de tout une myriade d'*autres*, d'autres êtres humains et d'autres espèces.

Une autre citation tirée du livre de Pablo Servigne et Raphaël Stevens qui rend

particulièrement flagrant le narcissisme de la collapsologie :

« Au fond, la vraie question que pose l’effondrement de la civilisation industrielle, au-delà de sa datation précise, de sa durée ou de sa vitesse, c’est surtout de savoir si **nous**, en tant qu’individus, allons souffrir ou mourir de manière anticipée. Projetée à l’échelle des sociétés, c’est la question de la pérennité **de notre descendance**, et même **de notre “culture”**. » (L’emphase est mienne).

Là encore, plutôt que de se soucier du sort de ces *autres, actuellement* exploités, torturés ou tués *par le fonctionnement normal de la civilisation industrielle*, c’est du futur du leur que ces privilégiés du monde se soucient avant tout.

Rien d’étonnant. La plupart de ceux qui promeuvent la collapsologie (et dans une autre mesure, de ceux qui s’y intéressent) ne sont pas issus des milieux militants, des luttes contre les injustices sociales, ils ne sont pas de ceux que le fonctionnement normal, quotidien – diaboliquement et fondamentalement inique – de la civilisation industrielle révulse.

D’où la citation introductive de René Riesel et Jaime Semprun.

Et pourtant, dans leur livre, Pablo Servigne et Raphaël Stevens expliquent que les inégalités sont un des facteurs dont découle la destructivité de la civilisation industrielle. Malheureusement, dans l’ensemble, et notamment dans les médias grand public, ne reste de leur réflexion qu’une « critique écologique expurgée de toute considération liée à la critique sociale » (Jaime Semprun et René Riesel).

L’objet de ce billet n’étant pas d’examiner toutes les exploitations, toutes les coercitions, toutes les aliénations, toutes les acculturations, tous les embrigadements, tous les conditionnements, qui constituent la civilisation industrielle (et la civilisation tout court), et dont elle dépend, fondamentalement, je me contenterai de rappeler que les quelques objets que monsieur tout le monde utilise au quotidien le lient à l’exploitation d’une multitude d’individus et d’endroits du monde (endroits constitués d’autres individus non-humains, végétaux, animaux, etc.), dont il ignore à peu près tout, et que de cette ignorance des conséquences réelles de son mode de vie découlent les horreurs les plus diverses et les plus insoupçonnées^[2]. Il nous suffirait d’examiner la fabrication d’un téléphone portable, d’une télévision, d’un t-shirt Nike, ou d’une simple brosse à dent, ou encore d’un ballon de foot, d’une voiture, ou de n’importe quel objet produit en masse, de n’importe quelle infrastructure industrielle, pour trouver d’innombrables destructions environnementales et asservissements sociaux.

La collapsologie, en s’appuyant uniquement sur des études scientifiques sérieuses (considérées comme telles par l’autorité dominante de la Science institutionnelle moderne), et d’ailleurs en le vantant, sert également à renforcer le règne de l’expertise

officielle, du « fétichisme de la connaissance quantitative » (Jaime Semprun et René Riesel).

Ce règne de la Science institutionnelle et de la connaissance quantitative a été (et est) une des raisons pour lesquelles ceux qui dénonçaient (et dénoncent) l'insoutenabilité et la destructivité de la civilisation industrielle simplement sur la base du bon sens et de l'observation sont souvent moqués, ignorés ou dénigrés.

Ainsi que Jaime Semprun et René Riesel l'écrivent dans *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable* :

« Le fétichisme de la connaissance quantitative nous a rendus si sots et si bornés qu'on passera pour un dilettante si l'on affirme qu'il suffisait d'un peu de sens esthétique – mais pas celui qui s'acquiert dans les écoles d'art – pour juger sur pièces. »

Ils ajoutent, à propos de la soumission à l'autorité Expertise-chiffrée-et-approuvée-par-les-institutions-scientifiques :

« Telle est en effet la rigueur de l'incarcération industrielle, l'ampleur du délabrement unifié des mentalités à quoi elle est parvenue, que ceux qui ont encore le ressort de ne pas vouloir se sentir entièrement emportés par le courant et disent songer à y résister échappent rarement, quelque condamnation qu'ils profèrent contre le progrès ou la technoscience, au besoin de justifier leurs dénonciations, ou même leur espoir d'une catastrophe salvatrice, à l'aide des données fournies par l'expertise bureaucratique et des représentations déterministes qu'elles permettent d'étayer. »

Car « accepter de “penser” avec les catégories et dans les termes qu'a imposés la vie administrée » (Jaime Semprun et René Riesel, encore), c'est effectivement se soumettre aux limites, aux contraintes et aux risques que cela implique. Dont le risque de donner l'impression que puisque les choses sont mesurées et mesurables, alors elles sont d'une certaine manière maîtrisées et maîtrisables.

À ce propos, un autre extrait de l'excellent *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable* de Riesel et Semprun :

« Le culte de l'objectivité scientifique impersonnelle, de la *connaissance sans sujet*, est la religion de la bureaucratie. Et parmi ses pratiques de dévotion favorites figure bien évidemment la statistique, par excellence science de l'État, effectivement devenue telle dans la Prusse militariste et absolutiste du XVIII^e siècle, qui fut aussi la première, comme l'a remarqué Mumford, à appliquer à grande échelle à l'éducation l'uniformité et l'impersonnalité du système moderne d'école publique. De même qu'à Los Alamos le laboratoire était devenu caserne, ce qu'annonce le monde-laboratoire, tel que se le

représentent les experts, c'est un *écologisme de caserne*. Le fétichisme des mesures, le respect enfantin de tout ce qui se présente sous la forme d'un calcul, tout cela n'a rien à voir avec la crainte de l'erreur mais plutôt avec celle de la vérité, telle que pourrait se risquer à la formuler le non-expert, sans avoir besoin de chiffres. C'est pourquoi il faut l'éduquer, l'informer, pour qu'il se soumette par avance à l'autorité scientifique-écologique qui édictera les nouvelles normes, nécessaires au bon fonctionnement de la machine sociale. Dans la voix de ceux qui répètent avec zèle les statistiques diffusées par la propagande catastrophiste, ce n'est pas la révolte qu'on entend, mais la soumission anticipée aux états d'exception, l'acceptation des disciplines à venir, l'adhésion à la puissance bureaucratique qui prétend, par la contrainte, assurer la survie collective. »

Enfin, un autre problème de la collapsologie, en partie lié à tout ce qui précède, concerne la naïveté de son discours.

Mais pour le comprendre, récapitulons. En quoi tout cela pose-t-il problème ?

Eh bien, si la collapsologie passe à la télévision et est promue dans les journaux, c'est parce qu'elle ne dérange pas plus que ça l'idéologie dominante : comme elle, elle considère que l'effondrement de la société industrielle est une catastrophe. En outre, la diffusion d'un tel message dans les médias ne fait que renforcer le climat d'insécurité et de peur qui garantit une population toujours plus docile et apathique. Du pain béni pour l'hyperclasse mondiale qui ne cesse de s'enrichir sur notre dos à tous (à ce sujet, le dernier rapport d'Oxfam^[3] est effarant, comme ceux d'avant).

En effet, pour prendre un exemple, l'intervention de Pablo Servigne sur LCI s'est résumée à la prédiction d'un effondrement de la civilisation industrielle par manque de ressources (principalement). Aucune suggestion de ce que la civilisation industrielle constitue une catastrophe mortifère qui détruit, exploite, torture et asservit au quotidien humains et non-humains.

Tout ce que cela a dû instiller dans l'esprit du téléspectateur de LCI, c'est qu'il va falloir que les gouvernements et les experts se retroussent les manches pour trouver des moyens de faire continuer cette magnifique aventure de Progrès et de Bonheur™ qu'est la civilisation industrielle.

Je crois savoir que Pablo Servigne a des penchants anarchistes.

Paradoxalement, en l'état des choses, le discours extrêmement modéré et anthropocentré (narcissique) de la collapsologie risque d'appuyer à la fois le narcissisme des habitants des pays riches qui vont principalement s'inquiéter de leur propre sort, de leur propre survie, ainsi que la soumission aux mesures gouvernementales et étatiques dont le discours dominant affirme et affirmera de plus en plus qu'elles permettent et permettront

si ce n'est d'éviter l'effondrement, au moins de le repousser.

Les initiatives comme celle de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes n'émanent pas, ou du moins pas uniquement et pas principalement, d'une inquiétude narcissique, elles émanent d'un désir de faire cesser le désastre industrialiste, de défendre le monde naturel et tous ces *autres* que la civilisation ignore et méprise. Elles s'inscrivent dans une logique conflictuelle, d'opposition à l'État (et à la civilisation industrielle en général).

Actuellement (et dans les années à venir), le développement des technologies dites « renouvelables » (solaire, éolien, barrages, biomasse, etc.) et des hautes-technologies en général engendre (et va engendrer) une intensification^[4], un accroissement, des pratiques extractivistes et de l'exploitation des « ressources naturelles » en général (au nom donc, de la « croissance verte^[5] » et/ou du « développement durable »), qui correspondent à une aggravation significative de l'impact environnemental de la civilisation industrielle. Entre autres, parce que le solaire et l'éolien industriels requièrent des métaux et minerais rares que l'on trouve en quantité limitée et en certains endroits du globe uniquement. L'extraction, le traitement et l'exploitation de ces matières premières génèrent d'ores et déjà une catastrophe écologique^[6].

Les États du monde et leurs dirigeants (PDG et politiciens) connaissent ces problèmes écologiques et s'en moquent éperdument – c'était attendu. Les dirigeants étatiques savent que cela risque de créer de nouveaux conflits internationaux. Ils se disent prêts à affronter cette éventualité, ainsi qu'on peut le voir dans un rapport d'office parlementaire publié sur le site du sénat^[7] et intitulé « Les enjeux stratégiques des terres rares et des matières premières stratégiques et critiques ».

De manière globale, la militarisation du monde va croissante, également à cause des prévisions concernant les migrations humaines massives que les changements climatiques vont engendrer, et des pénuries ou épuisements à venir ou de différentes ressources stratégiques (dont la terre elle-même, dont l'eau, etc.).

Les injustices massives vont perdurer et s'accroître.

Plus que jamais, si nous voulons défendre le monde naturel contre les assauts qu'il subit et qu'il subira au cours des décennies à venir, nous avons besoin d'une résistance organisée, qui assume une conflictualité délibérée vis-à-vis de l'État, ainsi que Notre-Dame-des-Landes nous l'a montré.

Les initiatives d'individus du monde riche cherchant à augmenter la résilience de leurs communautés (façon villes en Transition) à l'aide de panneaux solaires et d'éoliennes industriels ne feront qu'appuyer l'extractivisme des États et des corporations et l'exploitation d'esclaves modernes à travers le globe et surtout dans les pays pauvres.

Nous ne savons pas quand un effondrement se produira. Mais nous savons qu'actuellement les choses vont mal et qu'elles vont empirer, pendant un certain temps.

Pour celui qui se bat contre l'agrégat d'exploitations et d'injustices qui compose la civilisation industrielle, la perspective de son effondrement n'est qu'un espoir distant. De même que pour celui qui se bat contre l'accumulation des destructions écologiques qui la compose. Pour eux, l'effondrement constitue un événement attendu avec impatience.

Plus haut, j'ai dit comment les collapsologues ont tendance à considérer l'effondrement à venir comme une catastrophe. C'est majoritairement et le plus souvent le cas. Mais pas toujours. Dans leur livre, Pablo Servigne et Raphaël Stevens, en plus de la timide référence à la position de David Holmgren, suggèrent de temps à autre que l'effondrement de la société industrielle sera une sorte de délivrance.

Cette ambivalence, cette incapacité à savoir ce qui constitue une catastrophe, de la civilisation industrielle ou de son effondrement, se double d'une incapacité à tenir un discours clair et cohérent sur ce qui est à entreprendre.

La web-série NEXT produite par Clément Monfort sur le thème de la collapsologie parvient, à l'instar de la plupart des collapsologues et d'ailleurs à l'instar de la plupart des habitants de la civilisation industrielle, à considérer comme des catastrophes à la fois le désastre écologique que la civilisation industrielle génère ET l'effondrement de cette civilisation.

Cette confusion quant à ce qui compte vraiment, cette consternante propension à considérer qu'il est aussi problématique et aussi triste de voir le monde naturel partir en lambeaux que de *concevoir* l'effondrement de la monoculture mondialisée qui le détruit, est typique de la confusion culturelle et idéologique sur laquelle la civilisation industrielle s'est bâtie et qu'elle entretient toujours.

Pire, en réalité, cette série penche largement du côté du narcissisme des civilisés et se concentre principalement sur la catastrophe que l'effondrement va représenter pour les habitants des pays riches et pour les membres de la civilisation industrielle plus globalement.

L'article du journal *Le Monde* sur la collapsologie publié au début de cette année 2018 présente — évidemment — l'effondrement de la civilisation industrielle comme une catastrophe.

C'est-à-dire qu'en l'état des choses, la collapsologie renforce l'identification toxique de la plupart des gens qui vivent au sein de la civilisation industrielle à cette culture mortifère, au lieu d'encourager leur identification au monde naturel. Ainsi, elle sert les desseins destructeurs des médias grand public et de la propagande étatique, de la culture dominante, bien plus qu'elle ne sert la planète et toutes les espèces vivantes.

On ne peut que souhaiter que ses promoteurs éclaircissent leur perspective, qu'ils s'affranchissent des relents toxiques de la culture dominante qui les empêchent de prendre position de manière plus déterminée, qu'ils intègrent la critique sociale à leur analyse, et qu'ainsi, ils rejoignent le camp de ceux qui luttent contre la « guerre contre le

monde vivant » que mène la civilisation industrielle selon l'expression de George Monbiot.

Nicolas Casaux

1. <https://reporterre.net/La-web-serie-qui-raconte-l-effondrement-de-notre-civilisation> ↑
2. <http://partage-le.com/2017/12/8414/> ↑
3. <https://reporterre.net/Le-nombre-de-milliardaires-a-connu-en-2017-sa-plus-forte-hausse-de-l-histoire> ↑
4. Voir cet article que j'ai récemment publié, « La transition anti-écologique : comment l'écologie capitaliste aggrave la situation » : <http://partage-le.com/2017/09/7654/> ↑
5. Pour en savoir plus sur la nuisance de la croissance verte, vous pouvez lire ce texte de Philippe Bihouix, « Du mythe de la croissance verte à un monde post-croissance » : <http://partage-le.com/2017/09/du-mythe-de-la-croissance-verte-a-un-monde-post-croissance-par-philippe-bihouix/> ↑
6. Voir le nouveau livre de Guillaume Pitron du Monde diplo dont parle ici le magazine les Inrockuptibles : <https://www.lesinrocks.com/2018/01/06/livres/un-livre-revele-la-plus-fantastique-operation-de-greenwashing-de-lhistoire-111026872/> ↑
7. <http://www.senat.fr/rap/r15-617-1/r15-617-1.html> ↑

Jean Dorst, un mètre carré de surface par habitant !

Michel Sourrouille , Biosphere, 28 janvier 2018

Écrit de Jean Dorst **en 1965** : Le Seigneur a dit : « *croissez et multipliez...* » – Oui, mais il n'a pas dit par combien ! Si on voulait caractériser le XXe siècle par un phénomène unique, ce ne serait pas par la découverte d'innombrables perfectionnements techniques, ni même par la fusion nucléaire, mais bien plus par l'explosion démographique aux conséquences incalculables. Quand on a présent à l'esprit l'accroissement démographique selon une progression géométrique, on ne peut que nourrir de sombres inquiétudes sur le destin de l'humanité. Il a fallu 600 000 ans pour que l'humanité atteigne un effectif de 3 milliards (en 1965) ; si la tendance actuelle se poursuit, il suffira de 35 ans pour que ce chiffre soit doublé (ndlr : 6,1 milliard ont été effectivement atteint en 2000). Pour le naturaliste, ce phénomène a les caractéristiques d'une véritable pullulation. Comme l'a souligné un rapport des Nations unies en 1958, si le rythme actuel d'accroissement se poursuivait pendant encore 600 ans, le nombre d'êtres humains serait tel que chacun n'aurait plus qu'un mètre carré de surface à sa disposition. Autant dire que c'est là un événement qui n'aura pas lieu. Quelque chose se passera pour arrêter cette prolifération intempestive ; souhaitons que ce ne soit pas une catastrophe à l'échelle de la planète. Peu d'entre nous ont conscience du problème de la surpopulation du fait de sa nouveauté et de tout l'obscurantisme qui en masque la gravité. D'ardents zéloteurs continuent pourtant à prôner la famille nombreuse. La Suisse oublieuse de la peine qu'elle eut à nourrir ses enfants de 1940 à 1945, a explosé de joie imbécile en 1964 lorsqu'elle apprit qu'était né son cinq millionième citoyen ! Et pendant ce temps, les peuples dits sous-développés continuent de se développer à une

vitesse plutôt digne de Lapins que d'êtres doués de raison.

Il faut constater que l'augmentation massive et accélérée des humains finit par rendre le problème de leur subsistance absurde ; les ressources alimentaires ne pourront jamais suivre cette progression et tôt ou tard se produira un décrochement. Nous sommes parfaitement conscients que les rendements agricoles ont été considérablement augmentés depuis les premières ères de l'humanité. Le chasseur paléolithique avait besoin de 10 km² pour se nourrir ; le pasteur néolithique 10 hectares ; le paysan médiéval 2/3 d'ha de terre arable ; le cultivateur japonais peut se sustenter maintenant avec 1/16 d'hectare. Mais tout se passe comme si la quantité de nourriture et celle des multiples produits que l'homme demande à la terre essayaient de rattraper leur retard sur les effectifs de consommateurs, sans jamais y parvenir. La survie et la prospérité de l'ensemble des communautés biotiques terrestres dépendent en définitive de la mince strate qui forme la couche la plus superficielle des terres. Il existe une érosion accélérée consécutive à une mauvaise gestion du sol dont l'homme est l'unique responsable. La morphogénèse anthropique affecte gravement la fertilité par perte de substances et par transformation de la structure physique, chimique et biologique des sols. L'homme a même empiété sur des terres marginales, sans vocation agricole, et dont l'équilibre ne peut être assuré que par le maintien des biocénoses naturelles. Il y a eu déboisement, perturbations dans le régime des fleuves, destruction des habitats aquatiques, abus des insecticides, déchets de la civilisation technique à l'assaut de la planète, pollution des mers et de l'atmosphère, pollution radioactive, pillage des ressources des mers... Il faut aussi tenir compte du fait que les difficultés de répartition des denrées et les inégalités de ressources entre les différentes fractions de population ne disparaîtront pas facilement, sans doute jamais. Même si chaque homme était assuré d'une ration suffisante, il est néanmoins plus agréable de ne pas être obligé de manger debout ! Aussi est-il sage que chacune des fractions de l'humanité proportionne son expansion démographique à ses ressources propres.

L'humanité, envisagée comme une population animale, a réussi à se débarrasser de la plupart des freins à sa prolifération au risque non négligeable de multiplier les maladies héréditaires, autrefois éliminées en plus grande proportion par la sélection naturelle. On a parfois tenté de se poser la question : faut-il condamner Pasteur en raison de ses découvertes ? Certes non. Mais l'homme se doit de trouver dans les plus brefs délais, un moyen de contrôler une prolifération exagérée, véritable génocide à l'échelle de la planète. Un premier moyen de régulation est l'émigration. Or cela n'est plus guère possible à l'heure actuelle car toute la planète est strictement compartimentée et coupée de barrières. Un deuxième procédé est l'augmentation du taux de mortalité. Certaines sociétés primitives éliminent les vieillards, tandis que d'autres préconisent l'infanticide. C'est impossible à envisager dans le cas de l'humanité évoluée. Le troisième procédé consiste à une diminution du taux de natalité. Aucune religion, aucune morale et aucun préjugé ne doivent nous en empêcher. Le jour où les peuples se jetteront les uns contre les autres, poussés par des motifs en définitive écologiques, cela serait-il plus hautement

moral que d'avoir maintenu les populations humaines en harmonie avec leur milieu ? Même si l'homme décide de suivre aveuglément les bergers modernes, il a le devoir de prendre une assurance et de ne pas rompre tous les liens avec le milieu dans lequel il est né. Il faut chasser de notre esprit les concepts selon lesquels la seule manière de tirer profit de la surface du globe est une transformation complète des habitats et le remplacement des espèces sauvages par quelques végétaux et animaux domestiques. La conservation de la nature sauvage doit être défendue par d'autres arguments que la raison et notre intérêt immédiat. Un homme digne de la condition humaine n'a pas à envisager uniquement le côté utilitariste des choses.

Avant que nature meure de Jean Dorst (Delachaux et Niestlé 1965)

DESESPoir ET NUTELLA...

27 Janvier 2018 , Rédigé par Patrick REYMOND

Comme je l'ai dit, quand atteignent de grandes inégalités, le retour à l'égalité est brutal et sanglant. Le PDG au salaire indécent est vite revenu sur terre, et peu de temps après, sous terre.

Il a le sort du pot de Nutella dans l'intercarrouf du coin. Après, la milice, le NKVD veille au grain, à la foule qui fait la queue devant la boulangerie, certes, la milice est toujours corrompue, c'est connue, mais son niveau de corruption est enfantin, par rapport au niveau de corruption des 1 %.

Alors, certains se sont livrés à des exercices de gamberge, que ce soit zerohedge, ou Jancovici.

Jancovici fait l'impasse sur un certain nombre de choses.

Notamment que le respect de l'autorité peut se perdre, que le climat peut être chaud et humide, et que ce qui fait durer certains régimes, c'est l'économie parallèle, que les autorités centrales veulent combattre, et que les autorités locales tolèrent.

Le meilleur exemple est l'économie de la drogue. L'autorité locale peut facilement être achetée/intimidée.

De plus, les autorités peuvent très bien ne pas contrôler leur territoire, et laisser tranquillement des sécessions larvées se développer. En France, elles n'ont été résorbées que sous le second empire, quand la gendarmerie impériale détruit les derniers villages brigands.

On sait aussi que l'URSS, malgré son appareil répressif, vivait avec une délinquance très forte.

Pour zerohedge, les zones rurales deviendraient vite surchargées. A moins que comme disait un lecteur de Seine Saint Denis, la population urbaine périsse très vite, d'abord à cause du manque d'eau ou de l'eau polluée. Faire quelques kilomètres pour une population urbaine peut être très problématique.

Ensuite, la survie d'une population en milieu rural ne peut se faire dans le cadre actuel, qui privilégie les grandes exploitations. Le mécanisme n'a pas été le même que la création des kholkoz en URSS, mais on est bien arrivé au même résultat.

Influencé par le pétrole, les exploitations se sont remembrées, mais exploitées à la main, 5000 M2, c'est très grand.

Bref, l'exercice de prévision est toujours très incertain. Surtout quand il concerne l'avenir, et qu'on n'a pas entendu le passé, surtout dit de vive voix.

Pendant ce temps, des [alcoolos attardés](#) dans le passé, veulent intégrer la Bulgarie dans Schengen et l'euro...

[Il ferait mieux de continuer](#) à picoler, sans venir braire dans la conversation. Pour ce qui est de la défonce, ça, par contre, c'est d'avenir.

Climat: agir sur les rayons du soleil, une menace pour la vie sauvage

RTBF 22 janvier 2018



Climat: agir sur les rayons du soleil, une menace pour la vie sauvage - © DOMINIQUE FAGET - AFP

Les techniques visant à manipuler le rayonnement solaire pour atténuer le réchauffement climatique, pourraient, si elles s'interrompaient brutalement, faire disparaître des espèces entières, met en garde une étude publiée lundi.

"Un réchauffement rapide après l'arrêt de cette géo-ingénierie ferait peser une menace énorme sur l'environnement et la biodiversité", souligne Alan Robock, professeur à la Rutgers University (New Jersey).

Extinction d'animaux et de plantes

Une telle rupture pourrait conduire à l'extinction, localement voire mondialement, de nombreux amphibiens, mammifères, coraux et plantes, selon ces travaux parus dans Nature Ecology & Evolution.

Cette technique, qui n'a encore jamais été testée, consiste à injecter dans les hautes strates de l'atmosphère des milliards de particules destinées à renvoyer une part du

rayonnement solaire dans l'espace. Un peu comme certaines éruptions volcaniques l'ont fait naturellement dans le passé.

Pour ses défenseurs, il s'agit de contrer facilement le dérèglement climatique qui, avec +1°C depuis l'ère pré-industrielle, est déjà lourd d'impacts (vagues de chaleur, tempêtes intenses, etc).

L'accord de Paris fin 2015 engage le monde à agir pour rester "*bien en-dessous*" de 2°C. Mais l'action pour réduire les émissions de gaz à effet de serre reste insuffisante, conduisant certains à reconsidérer ces techniques de géo-ingénierie controversées.

Incapables de migrer suffisamment vite

Pour l'étude publiée lundi, les chercheurs ont imaginé que des avions dispersent cinq millions de tonnes de dioxyde de soufre dans la stratosphère au niveau de l'Équateur, chaque année pendant 50 ans, de 2020 à 2070. Et dans le même temps, les hommes continuent à réduire leurs émissions, mais pas assez vite.

Les modèles informatiques montrent que la température moyenne chuterait en effet de 1°C.

Mais comment faune et flore réagiraient-elles si ce "*traitement*" devait cesser d'un coup? , se sont demandé les scientifiques. "*Mettre un terme à cette géo-ingénierie conduirait à un réchauffement rapide: 10 fois plus rapide que si elle n'avait pas été déployée,*" dit M. Robock.

Plantes et animaux disposeraient-ils alors du temps nécessaire pour bouger et trouver un climat (température ET précipitations) leur permettant de survivre? De nombreuses créatures -- en particulier les amphibiens, les mammifères terrestres, et les plantes -- seraient incapables de migrer suffisamment vite, estime l'équipe: "*dans de nombreux cas, il leur faudrait aller dans une direction pour trouver la même température mais dans l'autre pour trouver le même régime de pluie*".

Partisan de ces techniques, David Keith, professeur à la Harvard Kennedy School, ne conteste pas ce risque. Mais il ne voit pas le monde cesser d'y recourir soudainement, comme l'envisage l'étude, a-t-il expliqué. "*La décision d'arrêter soudainement devrait être quasi unanime,*" a-t-il dit à l'AFP. Et tout pays "*pourrait unilatéralement continuer à faire de la géo-ingénierie*".

En attendant, encore faut-il que la géo-ingénierie solaire soit au point. Si cela ne marche pas, "*il faut le savoir maintenant,*" dit le climatologue Ben Kravitz (Pacific Northwest National Laboratory, Etat de Washington). Car "*ce qui me terrifie est que nous allons commencer à nous reposer là-dessus, pour plus tard découvrir que ça ne marche pas*".

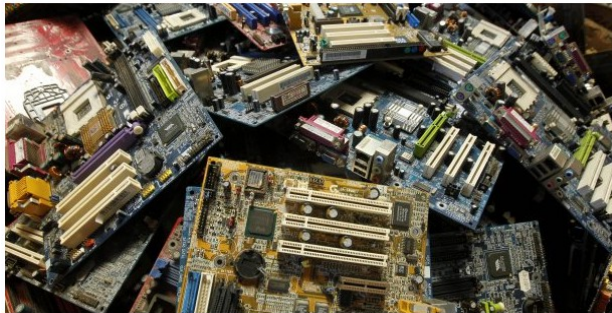
Ce qui ne signifie pas tourner le dos entièrement à ces méthodes, soulignent d'autres scientifiques. Parmi lesquels les auteurs de l'étude eux-mêmes: "*Vu les émissions de GES actuelles, il serait irresponsable de ne pas étudier les bénéfices et coûts potentiels*

de la géo-ingénierie climatique, " écrivent-ils.

David Keith prévoit de mener une première expérimentation dans le désert de l'Arizona cet automne, mais les conclusions ne seront pas disponibles avant plusieurs années. "Il sera vraiment difficile de rester à 1,5°C ou 2°C sans (techniques de contrôle du) rayonnement solaire", estime pour sa part Ben Kravitz. "Pas impossible, mais très difficile."

Davos : les leaders mondiaux appelés à moins gaspiller les ressources planétaires

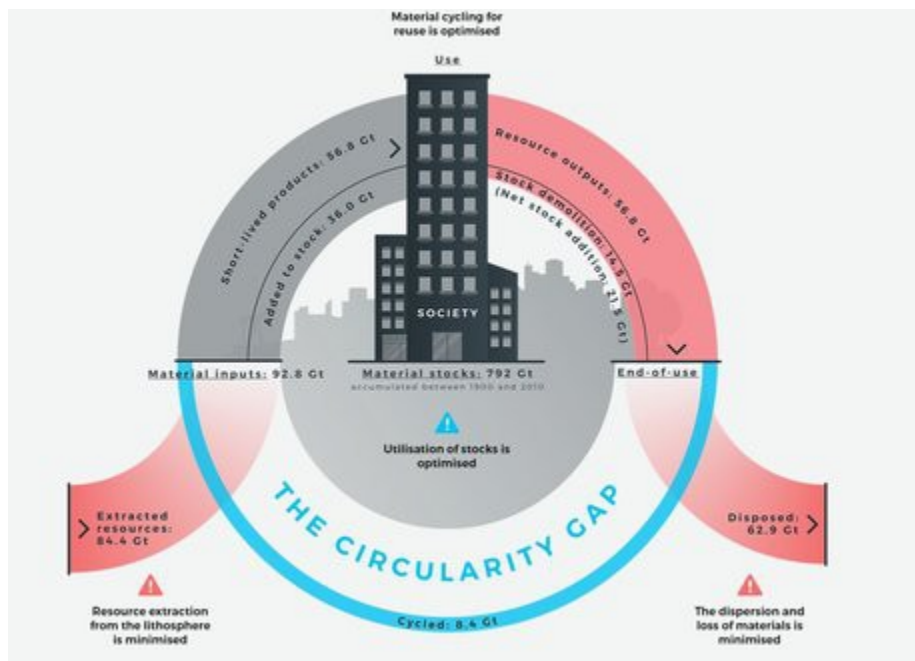
Par [Giulietta Gamberini](#) | 23/01/2018 [La Tribune](#)



Le rapport identifie sept principaux leviers d'action afin de parvenir à une économie pleinement circulaire: donner la priorité aux ressources renouvelables; préserver les biens existants; réutiliser et recycler les déchets; favoriser l'économie de la fonctionnalité; éco-concevoir; utiliser les technologies numériques pour optimiser l'utilisation des ressources tout au long de la chaîne d'approvisionnement; favoriser le partage et la collaboration. (Crédits : Reuters)

L'économie circulaire était aussi présente lors de l'ouverture du Forum économique mondial ce mardi. Seulement 9% des ressources naturelles exploitées au niveau planétaire sont réinjectées dans le système, a dénoncé le premier Circularity Gap Report. 51,9 milliards de tonnes sont même dispersées dans la nature.

Le constat est accablant. Des 92,8 milliards de tonnes de ressources exploitées pour faire tourner l'économie mondiale en 2015 (34,4 kilos par personne par jour, sans compter l'eau), seulement 8,4 milliards venaient d'une quelconque forme de réutilisation, alors que le 84,4 restant était "extrait" de la nature. Cela ne correspond qu'à 9,1%, a dénoncé mardi 23 janvier, à l'ouverture du Forum économique mondial de Davos, le think tank néerlandais Circle economy, qui a profité de cette réunion annuelle des principaux leaders mondiaux pour publier son premier état des lieux de l'économie circulaire, le [Circularity Gap Report](#).



Si 21,5 milliards de tonnes de ces matières premières sont ajoutées annuellement aux stocks à long terme, notamment dans la construction, 51,9 sont transformés en produits à durée de vie limitée et puis dispersés dans la nature. Des 19,4 milliards de tonnes de déchets collectés, seulement 43% sont recyclés, précise le rapport, dont l'objectif est de développer une méthode et des indicateurs de référence afin de mesurer les progrès de l'économie mondiale vers un modèle plus circulaire.

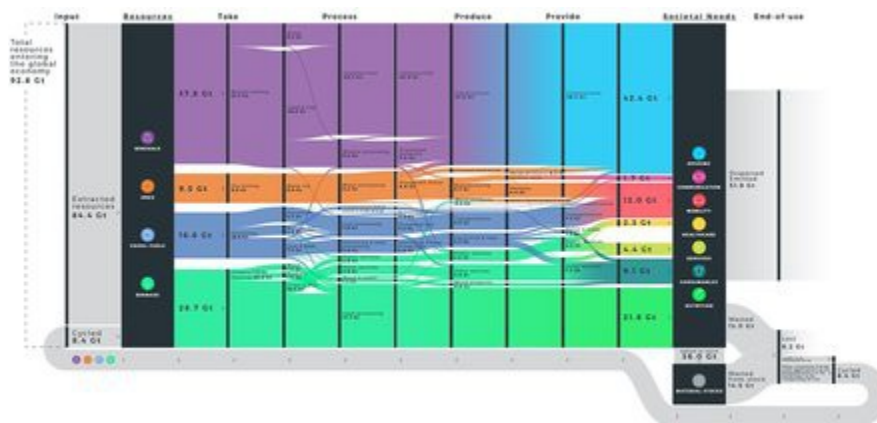


Figure 4. The global resource footprint behind satisfying key societal needs (click to zoom)

La pression sur les ressources naturelles réduite de 28%

Or, ce gaspillage va complètement à l'encontre des engagements environnementaux affichés par les gouvernements et les entreprises, notamment dans le cadre et à la marge de la COP21. Alors que l'extraction de ressources a été multipliée par douze entre 1900 et 2015, et devrait encore doubler en 2050, une économie pleinement circulaire permettrait en effet de réduire cette pression sur les ressources naturelles de 28%, calcule l'étude.

Puisque 67% des émissions mondiales de gaz à effet de serre sont liées à la gestion des matières, une économie pleinement circulaire en éviterait par ailleurs 72%, sans impact sur la croissance économique. Une contribution cruciale si l'on considère que selon un dernier bilan de l'Onu publié en octobre -le Emissions Gap Report, qui a fourni le modèle du Circularity Gap Report-, même si tous les Etats parties de l'Accord de Paris tenaient leurs promesses, l'augmentation de la température mondiale atteindrait probablement 3-3,2°C avant 2100, et l'objectif de 2°C voire de 1,5°C ne serait donc pas respecté. Or, les 184 indicateurs de suivi de la Stratégie nationale bas-carbone publiés lundi 22 janvier par le ministère de Nicolas Hulot montrent qu'en 2016 la France n'a même pas tenu ses objectifs, en dépassant de 3,6% ce qui était prévu...

Un "modèle intégrant la pluralité de parties prenantes"

Certes, les 84,4 milliards de tonnes de ressources extraites de l'environnement contribuent aujourd'hui à la satisfaction de besoins sociaux, ainsi repartis selon le Circularity Gap Report: 42,4 milliards de tonnes de matières premières vierges pour le logement et les infrastructures, 21,8 pour la nutrition, 12 pour les transports (construction et alimentation de véhicules), 9,1 pour les produits de consommation (électroménager, vêtements, produits d'hygiène...), 4,4 pour les services au sens large (éducation, banque assurance), 2,3 pour la santé et 1,7 pour la communication. Mais loin de pénaliser les consommateurs, une économie plus circulaire aurait aussi un impact sociétal positif, *"en réduisant les inégalités de ressources et en améliorant l'accès aux besoins et opportunités fondamentales"*, affirme le rapport.

En promouvant l'utilisation de ressources locales, elle favoriserait notamment la création d'emplois non délocalisables et réduirait la dépendance de matières premières importées.

Plus largement, "en tant que modèle intégrant la pluralité de parties prenantes, l'économie circulaire a vocation à ressembler une communauté mondiale, engagée et renforcée collectivement comme individuellement, derrière un programme d'action", estiment les auteurs de l'étude, qui ajoutent: "L'économie circulaire est un cadre de solutions positif, dynamique et interconnecté. Il puise dans des qualités humaines essentielles, telles que la créativité, la coopération et l'esprit d'entreprise".

Eco-conception et technologies numériques

Circle economy se penche alors sur les pas à franchir afin d'atteindre cet objectif ambitieux, en identifiant sept principaux leviers d'action: donner la priorité aux ressources renouvelables; préserver les biens existants; réutiliser et recycler les déchets; favoriser l'économie de la fonctionnalité; éco-concevoir; utiliser les technologies numériques pour optimiser l'utilisation des ressources tout au long de la chaîne d'approvisionnement; favoriser le partage et la collaboration. L'accent mis sur

chacun d'entre eux devra toutefois tenir compte de la spécificité des besoins que l'utilisation de chaque ressource vise à satisfaire: ainsi, si le recyclage constituera un enjeu clé en matière de nutrition et de biens de consommation, il ne pourra jouer qu'un rôle mineur lorsqu'on parle de santé, où il sera en revanche utile d'insister sur la digitalisation. Et un soutien public, notamment fiscal, s'avérera parfois nécessaire, notamment pour impulser le changement.



Mais afin d'avancer significativement dans cette voie, l'implication de l'ensemble des acteurs sociaux est indispensable, souligne le Circularity Gap report, qui appelle entreprises, gouvernements, ONG et scientifiques à participer à une coalition mondiale afin d'une part de fixer des objectifs et des stratégies globaux comme locaux ou sectoriels, et d'autre part de mesurer chaque année les progrès accomplis et leur impact économique et social.

Un programme pour 30 entreprises

Une ébauche d'une telle coalition était d'ailleurs lancée ce matin même à Davos, à la

marge de la présentation du rapport. Partenaire de Circle economy, le World Business Council For Sustainable Development (WBCSD), réseau de [200 entreprises](#) poursuivant l'objectif d'accélérer la transition écologique, réunissait notamment ses PDG afin de présenter son programme sur l'économie circulaire, Factor10. Impliquant 30 membres de 16 secteurs différents, pour un chiffre d'affaires cumulé de 1.300 milliards de dollars, Factor10 vise à promouvoir la collaboration autour de solutions d'économie circulaire. En dépassant la dimension des politiques de développement durable de chaque entreprise pour investir l'ensemble des activités, secteurs et chaînes de valeur impliqués, le WBCSD espère ainsi *"passer du stade de concept partagé par des pionniers à celui de pratique d'une majorité précoce"*.

"Factor10 représente la masse critique de soutien du secteur privé nécessaire afin d'appliquer l'économie circulaire à une échelle globale", a expliqué le PDG de l'organisation, Peter Bakker.

[L'un des nouveaux membres de WBCSD, Danone, s'était d'ailleurs déjà engagé la semaine dernière dans une démarche d'économie circulaire pour sa marque Evian.](#)

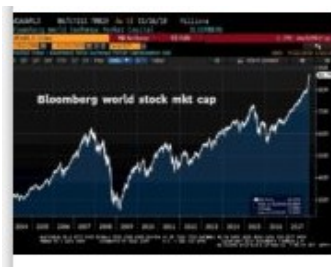
Toujours à Davos, la Ellen MacArthur Foundation mettait pour sa part l'accent sur la recherche et les startups, en désignant aujourd'hui les gagnants de son Circular Materials Challenge: des innovations censées stimuler le recyclage du plastique souple, et avoir dans leur ensemble le potentiel d'éviter l'équivalent de 100 sac de déchets en plastique par seconde. Ils seront intégrés à un programme d'accélération de douze mois afin de développer leurs idées, et recevront chacun 200.000 dollars.

SECTION ÉCONOMIE

Bien au delà du niveau qu'il avait atteint juste avant le krach de 1929, l'indice de Shiller poursuit sa folle progression

Publié le 27 janvier 2018 à 22:04:49 par Tiger54 / 0 commentaire / 952 vues

Actuellement, les indices boursiers ne cessent de battre des records. Pour savoir si nous sommes ou non dans une bulle boursière, le Prix Nobel d'économie Robert... Lire la suite



Shootée à la cocaïne monétaire, la capitalisation boursière mondiale vient d'atteindre un nouveau sommet historique

Publié le 28 janvier 2018 à 09:48:01 par Tiger54 / 1 commentaire / 884 vues

La folie boursière se poursuit. FINI L'ENVOLEE EXPONENTIELLE, PLACE A LA PROGRESSION VERTICALE ! La capitalisation boursière mondiale s'est accrue de près de... Lire la suite



Faut-il craindre un Krach sur le dollar ?

Publié le 27 janvier 2018 à 10:41:55 par Tiger54 / 8 commentaires / 1 804 vues

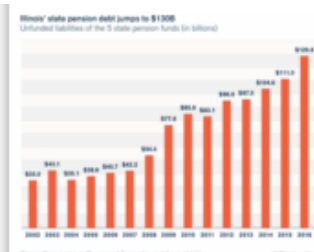
Avec une chute de 3,2% depuis le 1er janvier, ce début d'année est la pire période qu'ait connu le dollar depuis 1987. Depuis 2 jours le phénomène... Lire la suite



Le dollar index a fini la semaine au plus bas. La glissade va-t-elle s'accélérer ?

Publié le 27 janvier 2018 à 10:22:56 par Tiger54 / 0 commentaire / 789 vues

La tendance baissière qui prévaut sur le dollar depuis plus d'un an et qui se poursuit en ce début d'année 2018 commence à être extrêmement inquiétante.... Lire la suite



L'Illinois vient de lever 107 milliards pour renflouer ses fonds de retraite en quasi faillite...

Publié le 28 janvier 2018 à 18:12:46 par Tiger54 / 8 commentaires / 1 065 vues

Si l'enfer financier existe, il se trouve probablement en Grèce... et l'Illinois se situe en seconde position. Pour ceux qui ne sont pas au fait de ce qui se... Lire la suite



Jean Claude Trichet: « Il faudra bien qu'il y ait une correction importante sur les marchés ! »

Publié le 29 janvier 2018 à 09:00:54 par Tiger54 / 0 commentaire / 822 vues

Réunion de la BCE, force de l'euro, discours de Macron à Davos : Jean-Claude Trichet, ancien directeur de la BCE, réagit à l'actualité économique et... Lire la suite



Warning: Une plateforme japonaise de cryptomonnaies vient de subir le plus gros braquage de l'histoire

Publié le 28 janvier 2018 à 10:45:30 par Tiger54 / 23 commentaires / 2 069 vues

La somme dérobée est ASTRONOMIQUE: l'équivalent de 430 millions d'euros
Décembre 2017: 64 millions de dollars de Bitcoins volés Egon Von Greyerz: « Vendez... Lire la suite



Venezuela: Face à la crise humanitaire sans précédent, des milliers de Vénézuéliens fuient vers le Brésil

Publié le 29 janvier 2018 à 15:00:40 par Tiger54 / 0 commentaire / 55 vues

Face à la crise humanitaire sans précédent qui frappe leur pays, des milliers de Vénézuéliens se réfugient au Brésil. Saignés par la crise, les vénézuéliens... Lire la suite

Pétrole: Vous allez morfler ! SuperMario et la BCE doivent être contents: l'inflation est enfin de retour !

Le 27 Jan 2018 à 12:21:48 / 35 Commentaires / 2 764 vues

Nicolas Meilhan: « Les prix du pétrole ont augmenté de 20\$ en 6 mois et seront à 90\$ d'ici la fin de l'année si ils continuent d'augmenter au même rythme. C'est SuperMario et la BCE qui doivent être contents : l'inflation est enfin de retour ! »



1 km d'attente pour déposer son CV. Le kilomètre de la honte ?

par Charles Sannat | 29 Jan 2018 | Grille article, Réflexions personnelles | 7 commentaires





Shootée à la cocaïne monétaire, la capitalisation boursière mondiale vient d'atteindre un nouveau sommet historique

Source: Holger Zschaepitz Le 28 Jan 2018 Publié par: BusinessBourse.com

La folie boursière se poursuit. FINI L'ENVOLÉE EXPONENTIELLE, PLACE À LA PROGRESSION VERTICALE ! La capitalisation boursière mondiale s'est accrue de près de 1700 milliards de dollars cette semaine et atteint dorénavant près de 86.800 milliards de dollars. Ce nouveau sommet historique équivaut à près de 106 % du Pib mondial 2018 et ce juste 30 ans après le Krach de 1987. Rappelez-vous qu'il y a 1 mois et demi environ, [Bloomberg expliquait au travers d'un article](#) que cette fameuse capitalisation boursière mondiale tutoyait les 100.000 milliards de dollars, puis avait décidé de la réviser à la baisse de 20.000 milliards de dollars quelques jours plus tard. Sans doute que cette valorisation de 100.000 milliards faisait désordre. On n'en est plus à une aberration près ! C'est comme le taux de chômage américain à 4,1% avec [plus de 102 millions d'américains sans emploi](#). Mais au rythme où les indices progressent, la capitalisation boursière mondiale pourrait franchir de nouveau très rapidement cette barre des 100.000 milliards de dollars.



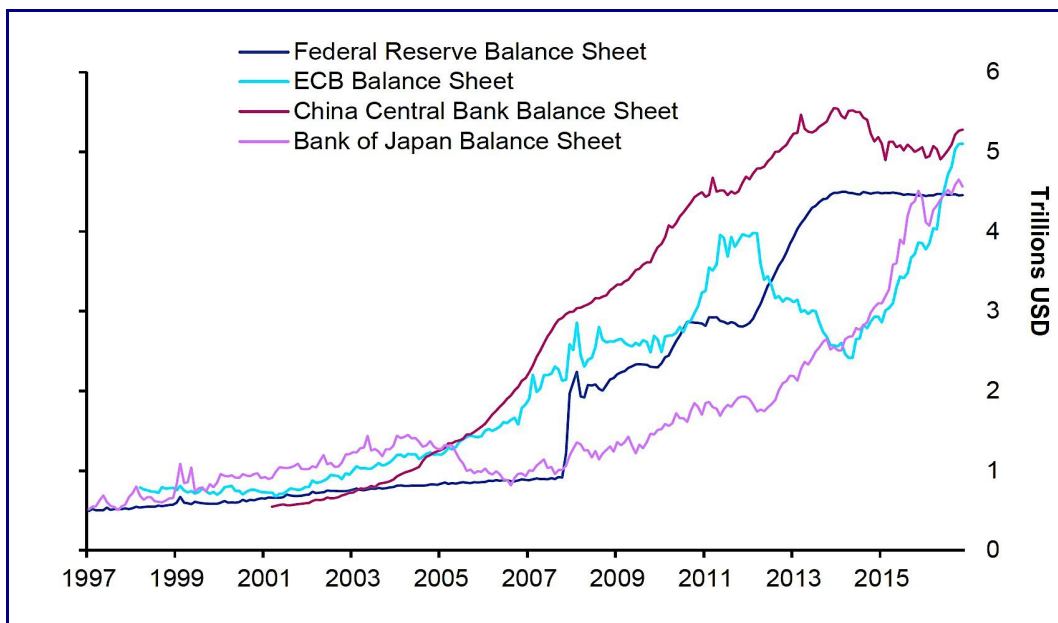
LIEN: L'indice de Shiller pulvérise le niveau qu'il avait atteint juste avant le Krach de 1929

LIEN: Philippe Béchade: 15 mois de hausses consécutives du S&P, ça n'est jamais arrivé. On est en train de grimper le mur de l'angoisse !

Les politiques monétaires irresponsables qui ont suivi la crise financière de 2008 (Taux extrêmement bas + impression monétaire à gogo) ont envoyé les marchés boursiers mondiaux à des niveaux sans précédent, elles ont aussi favorisé l'explosion de l'endettement des ménages, des entreprises et des états. On se retrouve aujourd'hui avec des bulles sur quasiment l'ensemble des classes d'actifs.

LIEN: Cette phase d'endettement de plus d'1 siècle touche à sa fin. Préparez-vous au pire !

Comme l'expliquait Philippe Béchade **en juin dernier**, les banques centrales injectent chaque mois 200 milliards dans les marchés financiers (**Voire même 125 milliards \$ par la Banque Centrale de Chine récemment en 1 semaine**), c'est à dire que l'on investit 3 dollars, euros ou yens pour créer dans le meilleur des cas, 1 euro de Pib supplémentaire. Et dans certains cas, on en est même à 4 voire 5 dollars, euros ou yuans créés, pour maintenir un semblant d'activité ou de croissance. Oui, la croissance que les médias et politiques vous mettent chaque jour en avant est achetée à crédit ! Et pour s'en convaincre, il suffit de regarder le graphique ci-dessous qui montre où en est le bilan de chacune des 4 principales banques centrales de la planète.



LIEN: [Egon Von Greyerz: « Esclavage de la dette + fausse monnaie = effondrement final »](#)

N'oubliez pas ce qu'expliquait Olivier Delamarche il y a quelques mois...

Olivier Delamarche: « *On est dans une bulle gigantesque comme on n'en a jamais connu: bulle sur les oblig', bulle sur les actifs, bulle sur les matières premières, bulle sur les actions ! Je ne vais pas à me mettre à acheter le marché avec une bulle pareille parce que je sais comment ça va se finir et il n'y a pas de doute là-dessus !* »

Il est évident que la croissance actuelle (**Achetée à crédit**) ainsi que la progression vertigineuse des marchés reposent uniquement sur de la dette et rien que de la dette. Nous faisons face à la plus grande pyramide de Ponzi de toute l'histoire de l'humanité.

Pour finir, ci-dessous, le tube « **Money For Nothing** » du groupe « **Dire straits** » pourrait être utilisé comme métaphore pour décrire la plus grande expérimentation de l'histoire en matière de politique monétaire.

Je vous conseille vivement d'écouter ci-dessous la mise en garde d'Egon Von Greyerz sur la situation actuelle et sur l'énorme crise qui se profile.



Fabrice Drouin Ristori: *Egon, pouvez-vous nous dire comment vous voyez la situation évoluer à l'avenir ?*

Egon Von Greyerz: « *Il n'y a pas de solution à ce problème. Le problème est trop*

grave, comme je l'ai dit; **les gouvernements sont en faillite, les dettes augmentent maintenant à un rythme exponentiel, et il n'y a aucune possibilité de réduire les dettes.** Tout gouvernement qui essaie de lancer des plans d'austérité se fait immédiatement renvoyer, et même s'il pouvait instaurer ces mesures d'austérité, il est aujourd'hui trop tard. Alors la prochaine étape que je vois, et je crois que cela commencera très bientôt, est que **les déficits vont s'accélérer, et donc l'impression monétaire va s'accélérer, et on sera en route vers une dépression hyperinflationniste.**

LIEN: [La dette mondiale vient d'atteindre un nouveau sommet historique à 233.000 milliards de dollars](#)

LIEN: [Egon Von Greyerz: d'ici peu, les banques centrales vont paniquer et commencer à imprimer plus de monnaie que jamais](#)

*Bien sûr, cela pourrait prendre des années, mais je crois que cela va aller plus vite que prévu, parce que le système est très fragile... alors l'impression monétaire, comme je l'ai dit, détruira les monnaies, qui sont toutes à la baisse depuis cent ans; elles ont perdu 97 à 99% par rapport à l'or ces cent dernières années, et elles ont perdu 80% par rapport à l'or ces douze dernières années. **Il ne reste plus beaucoup de chemin à parcourir pour atteindre 100%, ce qui arrivera, et alors l'impression monétaire aura entièrement détruit la valeur des monnaies papier, et c'est ce qui créera de l'hyperinflation.***

Fabrice Drouin Ristori: *Dans ce contexte, peut-on dire que l'Or est dans une bulle ?*

Egon Von Greyerz: *L'or n'est pas dans une bulle. Tout ce que fait l'or, c'est refléter la destruction des monnaies papier. Vous devez regarder la courbe à l'envers : alors, au lieu de voir l'or monter, vous verrez les monnaies se déprécier. **Ce n'est pas l'or qui monte, c'est le dollar, l'euro et la livre sterling qui baissent. Et cela va continuer.***

LIEN: [Face à l'Or, le dollar a perdu plus de 98 % de sa valeur d'origine](#)

LIEN: [Egon Von Greyerz: « L'Amérique doit se réveiller – le dollar va vers zéro ! »](#)

*Seulement 1% des actifs mondiaux sont alloués à l'or aujourd'hui, presque personne ne possède de l'or en réalité, et l'or a quand même monté ces douze dernières années, il a quintuplé, sextuplé, selon la monnaie. Et, comme je l'ai dit, à peine 1% des investisseurs possèdent de l'or. Cela va changer dans les années à venir, ce qui signifiera que la demande d'or va augmenter et, **vu qu'il n'y a pas assez d'offre, cette offre additionnelle ne peut se manifester qu'avec des prix plus élevés.** Et c'est ce qui va arriver.*

Réveillez-vous !!!! Source: [goldbroker](#)

Voici la bulle qui pourrait déclencher la prochaine crise financière majeure

Article de [Jim Rickards](#), publié le 16 janvier 2018 sur [DailyReckoning.com](#)
Publié Par [Or-Argent](#) - Jan 29, 2018

La clef, lorsqu'on analyse une bulle, est de comprendre ce qu'il l'a provoquée. Si vous y parvenez, vous avez de grandes chances de pouvoir en profiter financièrement.

Sur base des données dont on dispose depuis le krach de 1929, la bulle actuelle semble présenter des caractéristiques particulières qui pourraient déboucher sur des pertes énormes et soudaines pour les investisseurs. En ce moment, le marché est particulièrement susceptible de faire l'objet d'une grosse correction, voire pire.

Mais avant de nous pencher sur la meilleure façon de profiter d'une bulle, penchons-nous sur les éléments qui permettent de déterminer son existence.

Mon indicateur préféré est le ratio Shiller cycliquement ajusté (**CAPE**). Ce ratio spécifique cours/profits a été inventé par Robert Schiller, lauréat du prix Nobel de l'université de Yale.

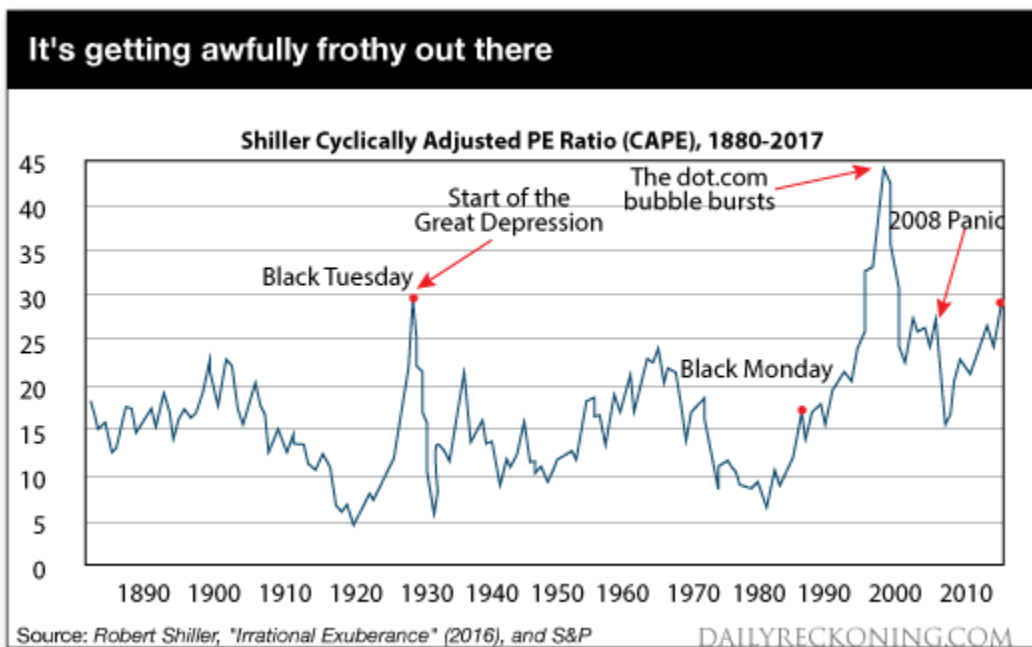
Le ratio CAPE se démarque des autres ratios chéris par Wall Street. Tout d'abord, il se base sur les bénéfices des 10 dernières années. Cela permet de lisser les fluctuations basées sur des facteurs psychologiques, géopolitiques et liés aux matières premières qui ne devraient pas impacter une valorisation fondamentale en raison de leur caractère temporaire.

Sa seconde caractéristique est qu'il ne se soucie que du passé. Cela élimine les projections optimistes que Wall Street aime tant. Sa 3e caractéristique est que les données qu'il utilise sont disponibles depuis 1870, ce qui permet de faire des comparaisons historiques solides.

Ci-dessous, voici le graphique du CAPE de 1870 à 2017. Dès le premier coup d'œil, on peut tirer de grandes conclusions :

1. Aujourd'hui, le CAPE est au même niveau qu'en 1929, juste avant le krach qui engendra la Grande dépression ;
2. Le niveau actuel est également supérieur à celui que l'on a connu avant la panique de 2008.

Il ne s'agit néanmoins pas d'une preuve ultime de l'existence d'une bulle. Le CAPE fut encore plus élevé en 2000, juste avant l'éclatement de la bulle Internet. Néanmoins, le ratio actuel est plus élevé de 182 % par rapport à la moyenne de ces 137 dernières années.



Nous avons désormais établi la probabilité de l'existence d'une bulle. Tâchons désormais de comprendre son origine. Commençons par énoncer le fait qu'il existe 2 types de bulles.

Certaines bulles apparaissent en raison d'un discours optimiste, d'autres en raison du crédit bon marché. Ces 2 types de bulles explosent pour des raisons différentes. Il est important de faire la distinction pour essayer de deviner le timing de leur explosion, ainsi que pour comprendre qui souffrira le plus.

Les bulles de type « discours optimiste »

Les bulles qui se développent sur fond d'un discours optimiste se basent sur un scénario, ou un nouveau paradigme, qui justifie l'abandon des indicateurs de valorisation traditionnels. L'un des cas les plus célèbres remonte à la fin des années 60 et au début des années 70 avec la liste des « Nifty Fifty », une liste de 50 actions qui ne pouvaient que grimper. Il fallait les acheter et les garder, sans poser de questions. Elles se sont pourtant effondrées en 1974, de concert avec l'ensemble du marché, pour ensuite devoir attendre 8 ans pour sortir d'un marché baissier.

La bulle Internet de la fin des années 90 est un autre exemple célèbre. Les investisseurs ont acheté des actions sans se soucier des bénéfices, des ratios PE, des chiffres d'affaires, etc. (...)

Les bulles de type « crédit »

Les bulles qui se développent sur le terrain du crédit présentent des dynamiques différentes. Si les investisseurs professionnels peuvent emprunter de l'argent à un taux de 3 %, investir à la Bourse en bénéficiant d'un rendement de 5 % tout en utilisant un

effet de levier d'un facteur 3, (...) ils peuvent empocher des bénéfices supérieurs à 10 %. En utilisant des produits dérivés hors bilan, la performance est encore meilleure.

Les bulles du crédit n'ont pas besoin d'un discours optimiste pour se former. Elles ont juste besoin d'argent bon marché.

Les bulles de type discours optimiste explosent lorsque le scénario change. Et sur les marchés, la psychologie et les comportements peuvent changer à tout instant. (...) Lorsque les investisseurs ont réalisé en 2000 que Pets.com n'allaient pas devenir le prochain Amazon, le titre s'est effondré de 98 % en 9 mois, de l'IPO à la faillite.

Une bulle de type crédit explose lorsque l'accès aux liquidités se tarit. La FED ne va pas relever ses taux dans le but de faire exploser la bulle. Elle préfère recoller les morceaux après plutôt que de prendre des actions préventives.

Néanmoins, elle relèvera ses taux pour d'autres raisons, notamment l'illusoire courbe de Phillips, les guerres commerciales, l'inflation ou encore pour avoir des munitions pour combattre la prochaine récession. Peu importe.

Ce relèvement des taux correspond à la fermeture de l'open-bar, ce qui peut provoquer l'éclatement d'une bulle basée sur le crédit. Des pertes grandissantes sur les actifs liés à la dette peuvent également faire exploser la bulle. Par exemple sur les obligations pourries, comme en 1989, sur les marchés émergents, comme en 1998, ou encore l'immobilier, comme en 2008. (...)

De quel type est la bulle que nous connaissons actuellement ? Je pense que nous sommes dans une bulle basée sur le crédit. (...)

La FED va probablement relever son taux directeur en mars sous la houlette de son nouveau patron, Jerome Powell. De plus, la FED est en train de démanteler son QE en réduisant la taille de son bilan et en compressant la masse monétaire. C'est ce qu'on appelle un resserrement quantitatif.

Les conditions sur le marché du crédit commencent déjà à affecter l'économie. Les pertes sur les crédits étudiants sont en train d'exploser, ce qui est un frein à la constitution de nouveaux ménages et à la mobilité géographique des jeunes diplômés. Les pertes s'accumulent également sur les crédits auto subprimes, qui ralentissent les ventes de voitures neuves. Alors que ces pertes se propagent à l'ensemble de l'économie, le crédit hypothécaire et la carte de crédit seront les prochains à sentir la piquûre. Une récession s'ensuivra rapidement. Les marchés actions corrigeront dans ce contexte de pertes sur les marchés du crédit et de resserrement à son accès. Personne ne peut dire exactement quand cela aura lieu, mais c'est maintenant qu'il faut se préparer.

Sous la coupe des crétins des Alpes

Rédigé le 29 janvier 2018 par [Bill Bonner](#)

A Davos, Christine Lagarde ou Steve Mnuchin trouvent une tribune pour exposer leurs idées fausses. Mais les marchés ne seront pas indéfiniment dupes.

Mais qu'y a-t-il à Davos ?

Des gens importants y vont... des personnes puissantes... intelligentes...

... Qui une fois sur place se transforment en crétins finis.

Nous aurions dû y être nous aussi. Mais une fois encore, le comité d'invitation a dû égarer notre adresse. C'est donc Donald J. Trump qui nous a représenté.

Allait-il rompre le maléfice ?

Non.

Décidez-vous de votre vie privée à partir du PIB ?

Dans le *Financial Times* la semaine dernière se trouvait une photo de Christine Lagarde, tout sourire – ancienne ministre des Finances, ancienne partenaire du cabinet Baker & McKenzie, ancienne étudiante à l'école pour filles Holton-Arms à Bethesda dans le Maryland, et membre permanent de l'*establishment* international du *Deep State*.

Elle est actuellement à la tête du FMI.

Le *Financial Times* avait publié un éditorial de Mme Lagarde en anticipation de sa visite dans la citadelle suisse de la mondialisation, de l'élitisme et des bonnes intentions qui ont mal tourné.

Mme Lagarde semblait avoir adopté notre point de vue :

« En dépit de l'amélioration des perspectives économiques, il y a encore bien trop de personnes laissées de côté, il y a encore trop d'inégalités et une grande incertitude quant à l'avenir ».

Comment sait-elle ce qui est « trop », voilà qui n'a pas été révélé.

Dans l'espace public, il n'y a pas de limite aux sottises. Dans la vraie vie, en revanche, « trop » veut dire quelque chose... et ça se paie.

Quand vous dites un mot de « trop » à un gars baraqué dans un bar mal famé, par exemple, il vous retournera un crochet du droit en pleine figure.

Sottise : avérée. « Trop » : clarifié. Incident : classé.

Mme Lagarde n'a pas à affronter de tels retours à la réalité. « Trop » peut signifier tout ce qu'elle veut. Les sottises durent éternellement.

« Au Japon, par exemple, les estimations montrent que si les femmes participaient à la main-d'oeuvre à un taux similaire aux hommes, le PIB grimperait de 9% »...

Est-ce que ce serait une bonne chose ? Nous n'en savons rien et elle non plus.

Les gens prennent des décisions pour leur avenir en se basant sur des informations privées et des aspirations personnelles, pas sur des idioties concernant le PIB.

Les opportunités sont découvertes par les gens ordinaires

A partir de là, c'est la dégringolade pour Mme Lagarde, d'un blabla à l'autre... d'une incompréhension sottise à une illusion tout aussi sottise.

« Trop de jeunes dans le monde luttent », dit-elle, là encore sans clarifier ce que signifie exactement ce « trop ».

Il n'est pas clair non plus pourquoi les jeunes ne devraient pas lutter. Les jeunes ont toujours lutté. C'est ce qu'ils sont censés faire.

S'ils ne luttent pas, ils ne peuvent pas gagner... ils ne peuvent pas être des héros.

Ils ne peuvent pas triompher de quelque chose s'ils ne s'y sont pas mesurés.

Mais Mme Lagarde a la solution :

« Nous pouvons changer cela en 2018 en créant plus d'opportunités. »

Quoi ? Comment le tas de charlatans, politicards, compères et richards réunis à Davos pourraient-ils créer plus d'opportunités ?

Les opportunités ne sont pas créées, elles sont découvertes. Par des gens ordinaires. Des entrepreneurs... des quidams qui trouvent un nouvel angle... des *outsiders* qui trouvent un moyen de venir concurrencer les gros requins... des iconoclastes... des mercenaires... des marginaux et des non-conformistes.

Bref, tous ceux qui ne sont pas sur la liste des invités à Davos. Avec plus d'énergie que de diplômes... plus de cran que d'expérience... plus de bagout que de capitaux – ils développent de nouveaux produits et services. Ils embauchent. Ils se développent.

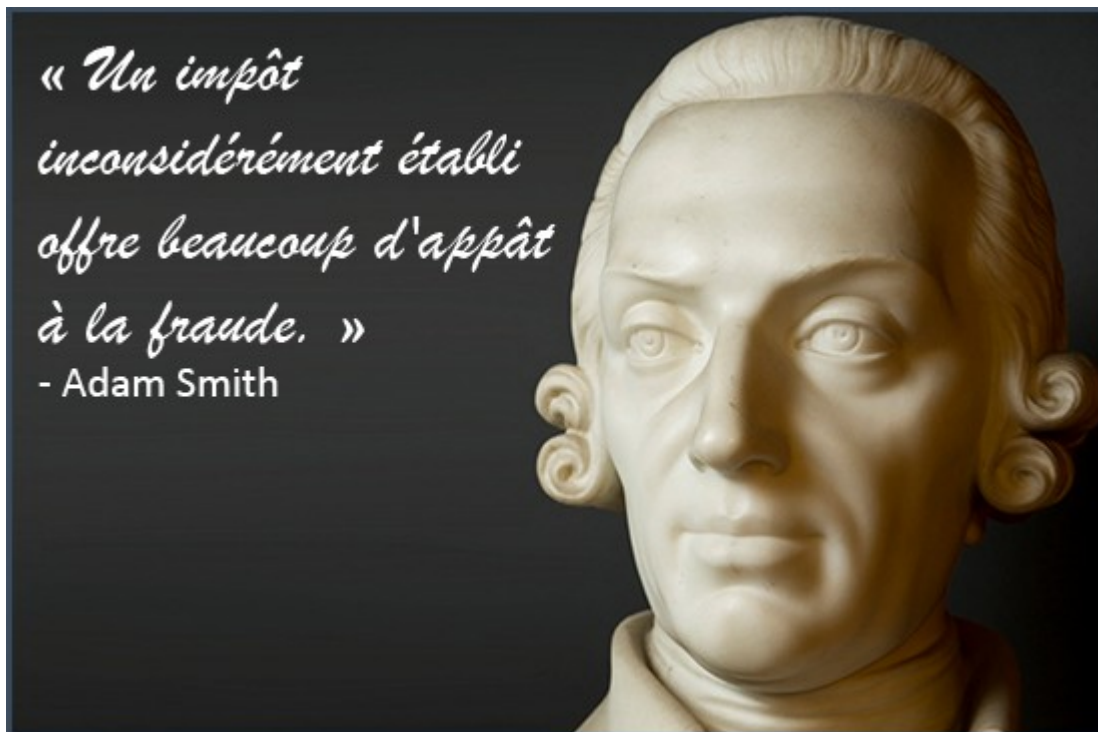
Gros bonnets et sinécures camouflées sous de bonnes intentions

A Davos, tout le monde est important.

Gros bonnets du gouvernement, gros bonnets de l'économie... Tous ces gens dominent la société actuelle.

Et tous ont le même intérêt : empêcher les « petits » de perturber leurs sinécures. Comment s'y prennent-ils ? Réglementations, tarifs douaniers, codes, permis, taxes et contrôles... tout cela déguisés en bonnes intentions.

Le secrétaire au Trésor US, Steve Mnuchin, a lui aussi beaucoup parlé à Davos la semaine dernière. Le pauvre homme avait dû oublier son exemplaire de *La Richesse des Nations** quand il a embarqué dans l'avion.



« Mnuchin vante le programme *America First* », titrait le *Financial Times*.

Oui, il est allé à Davos pour défendre des droits de douane sur les machines à laver et les panneaux solaires... et bientôt sur l'acier et l'aluminium aussi.

Le problème de M. Mnuchin est qu'il vient du monde des marchés (même si ce monde est faussé par un système de monnaie factice). Il y retournera sans doute une fois son petit tour dans le « service public » achevé.

Crochet du droit

Les marchés réagissent aux sottises publiques et aux politiques publiques.

Comme le dit Warren Buffett, à court terme, les marchés sont une « machine à voter ». Mais à long terme, ils peuvent eux aussi se prendre un crochet du droit en pleine figure.

Partout dans le monde, les banques centrales resserrent leurs politiques – augmentant les taux d'intérêt.

Dans le même temps, M. Mnuchin et son président dépensent plus d'argent – d'abord pour la défense... puis, avec une proposition de 1 800 Mds\$ pour les infrastructures. Les taux augmenteront plus encore.

De leur côté, les barrières commerciales feront grimper les prix, mettront les consommateurs sous pression et déclencheront de nouvelles hausses de taux.

En fin de compte, les marchés finiront par se révolter. Les actions et les obligations chuteront. Des milliers de milliards de dollars de richesse papier partiront en fumée. Et des doigts viendront pointer M. Mnuchin et son rôle honteux.

Encore un crétin des Alpes.

* *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (*An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*), ou plus simplement *La Richesse des nations*, ouvrage d'Adam Smith, publié en 1776 et considéré comme le premier ouvrage économique

Trop de gens qui nous inventent des problèmes

Rédigé le 27 janvier 2018 par [Simone Wapler](#)

Il faut le dire : il y a trop de grands hommes dans le monde ; il y a trop de législateurs, organisateurs, instituteurs de sociétés, conducteurs de peuples, pères des nations, etc. Trop de gens se placent au-dessus de l'humanité pour la régenter, trop de gens font métier de s'occuper d'elle. Frédéric Bastiat, *La Loi* (1848)

C'est, 170 ans plus tard, la conclusion que nous pouvons tirer de cette semaine financière.

A Davos, [l'élite se penchait sur les problèmes mondiaux](#) supposés et le dollar s'est retrouvé balloté, baissant au moment de la prise de parole de Steve Mnuchin pour remonter au moment de celle de Donald Trump.

Le *shutdown* du gouvernement américain ne fut finalement qu'une péripétie, [ce que regrette amèrement Bill Bonner](#) :

« Les augmentations des dépenses fédérales... et les dépenses 'privées' improductives ordonnées par la Fed... semblent irrépessibles. En plus des dépenses du complexe militaro-anti-terrorismo-industriel, il y a aussi les transferts vers la santé, l'éducation et l'aide sociale.

Tout à coup, l'argent disparaît, les taux d'intérêt s'envolent... et tant les ménages que les entreprises – éduquées par les autorités à dépendre de crédit abondant et bon marché – font faillite. Que peuvent alors faire les autorités ? Voyons voir... Elles peuvent admettre qu'elles ont commis une terrible erreur, 'fermer' effectivement certains domaines du gouvernement et laisser le système purger les mauvaises dettes, les actifs surévalués et les excès de dépenses. Ou elles peuvent faire ce que font toujours les canailles : mentir, tricher et voler. »

Nous aimerions bien nous aussi [un shutdown à la française](#) pour économiser sur les chantiers pharaoniques qui nous sont imposés en vue des Jeux olympiques – que la majorité des Français ne souhaitaient pourtant pas accueillir.

Mais ne rêvons pas. Notre gouvernement dispendieux s'est intéressé au [fléchage de notre épargne](#) que nous plaçons mal si on nous laisse faire. Et une antenne de la Cour des comptes a exposé ses idées pour [alourdir la fiscalité de l'immobilier](#).

Bill Wirtz nous démontre par A + B que [la taxe sur les sacs plastiques est une ineptie](#)

[supplémentaire nuisible à l'environnement](#), qui ne nous aidera certainement pas à mieux respirer.

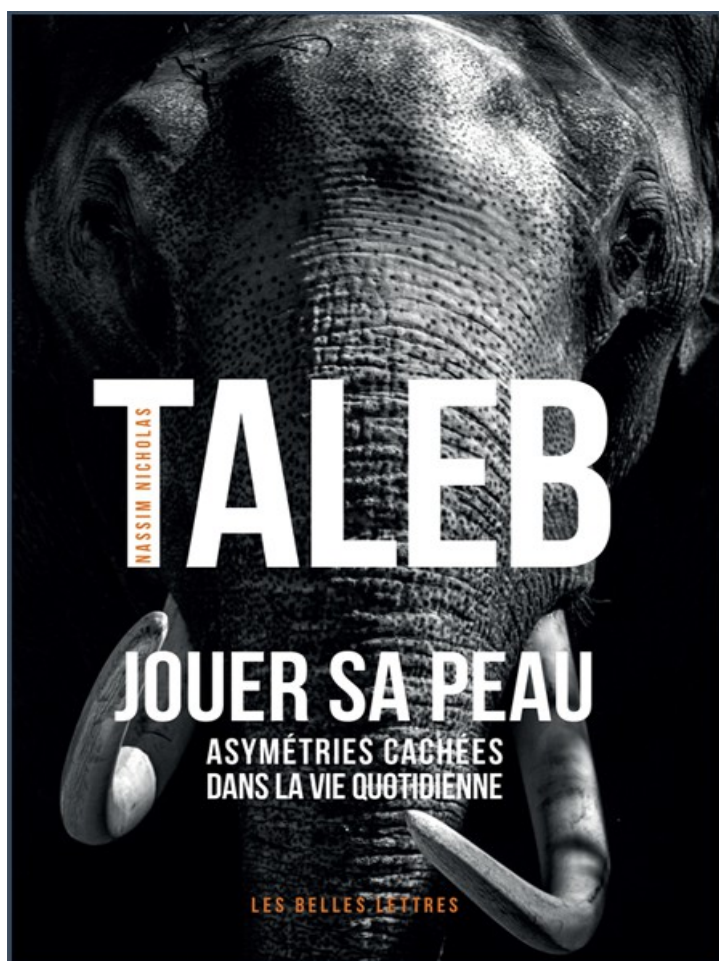
Bref, toutes ces bonnes intentions affichées se traduisent par plus d'impôts et une baisse de notre niveau de vie. Concernant ce dernier propos, je vous recommande de télécharger le dossier « La dépression cachée des Etats-Unis » [que vous trouverez dans cet article](#).

Nous avons commencé par Bastiat et les gens bien intentionnés, terminons par Taleb et les mêmes.

Vous le savez, Taleb, Libanais vivant aux Etats-Unis et écrivant en anglais, a publié d'abord en français son dernier ouvrage, *Jouer sa peau*, qui sortira en anglais en mars.

Dans *Jouer sa peau*, Taleb nous dit que nous ne devrions certainement pas nous fier à ceux qui ne jouent pas leur peau car ces gens manquent d'éthique.

Il propose à ses lecteurs de déjouer les « asymétries cachées dans la vie quotidienne ». Il illustre ses propos par de nombreuses anecdotes de l'Antiquité à aujourd'hui.



Je vous recommande évidemment de vous procurer ce livre et de donner à Taleb le succès francophone de librairie qu'il mérite. Ne craignez rien, c'est beaucoup moins indigeste que Piketty.

Pour vous en convaincre, [voici un extrait du chapitre « On n’empoisonne que les riches » qui parle malicieusement d’immobilier.](#)

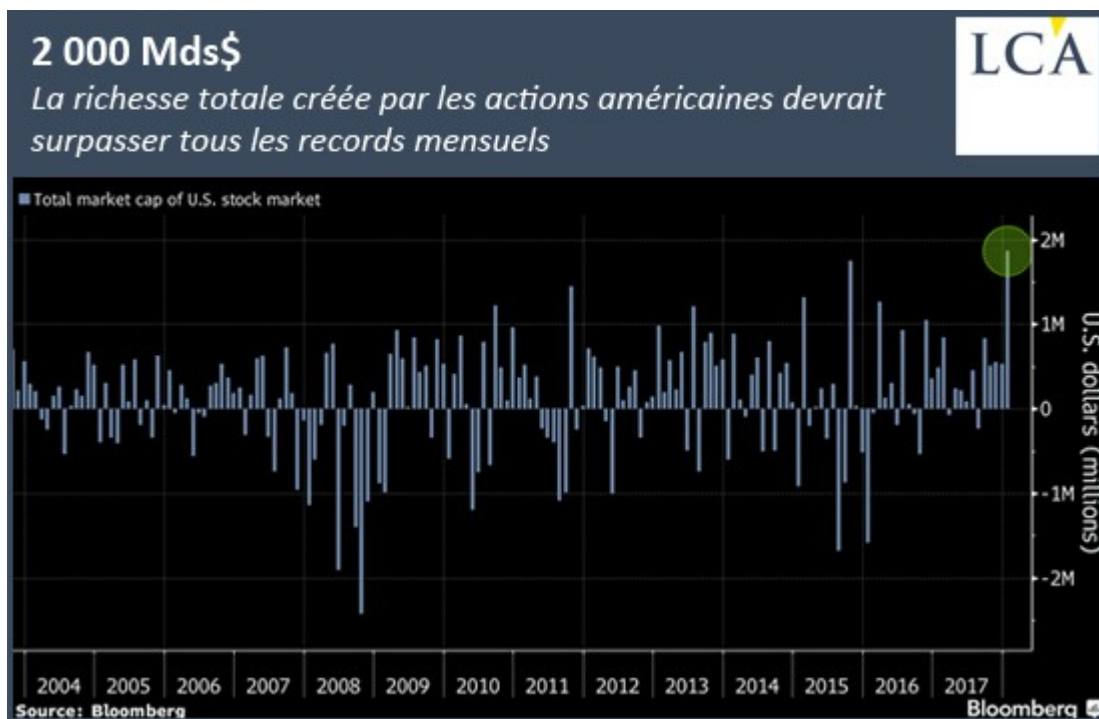
La richesse savonnette

Rédigé le 29 janvier 2018 par [Simone Wapler](#)

La richesse créée par les marchés actions atteint des niveaux record en janvier 2018 mais Citigroup prévoit une chute de 50% à mi 2019.

Selon Citigroup, d’ici à la mi-2019, les actions seront confrontées à une chute de 50% du fait de la réduction des bilans des banques centrales.

Selon Bloomberg, 2 000 Mds\$ de richesse ont été créés par les actions américaines sur ce premier mois de l’année. Un nouveau record.



Il se pourrait bien que cette « richesse » et celle des mois précédents échappe à ses détenteurs.

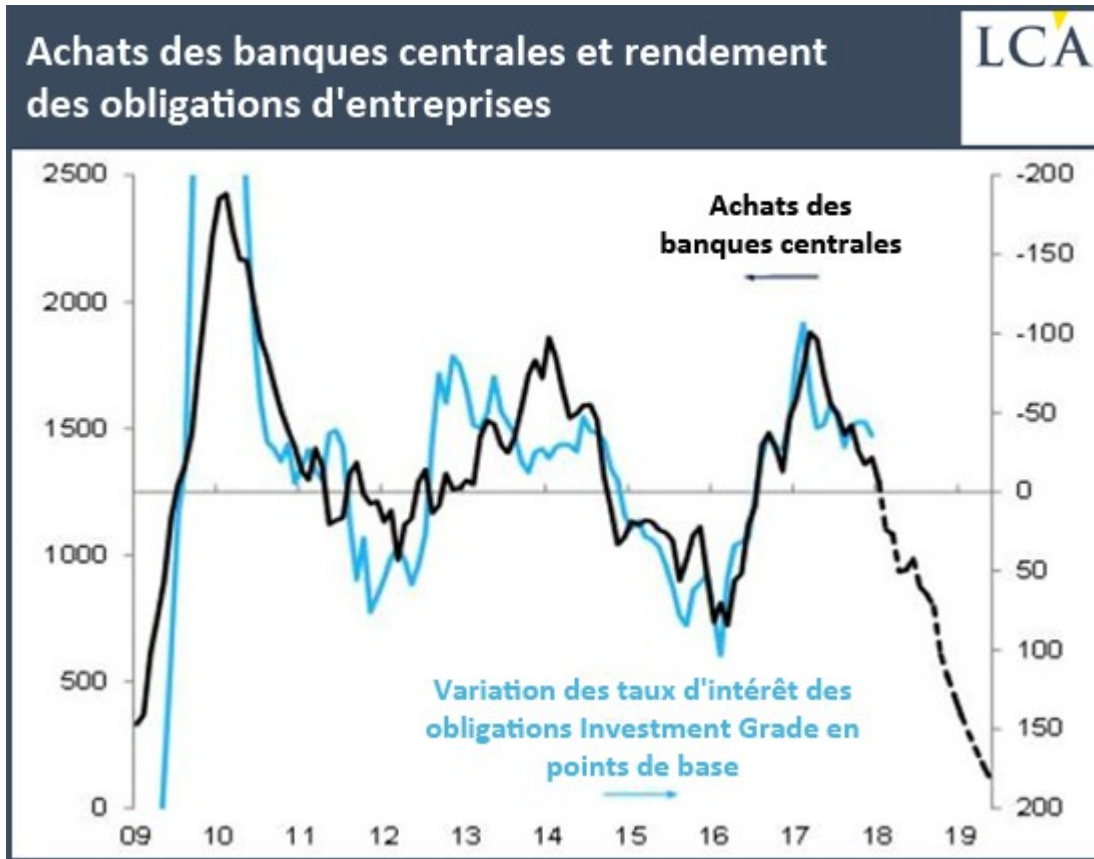
Pour le moment, ces milliers de milliards de dollars existent parce que personne ne veut vendre des actions. Mais dès que certains « voudront leur argent », cette richesse risque bien de leur glisser entre les doigts comme une savonnette glisse des mains de celui qui veut s’en emparer sous la douche.

La mécanique évoquée par Citigroup pour prédire ce krach est classique : la hausse des taux d’intérêt qu’enregistre déjà le marché des obligations de la Fed va se propager au reste du marché obligataire, puis aux actions.

Depuis 2009, la « richesse » créée par les marchés actions n’est pas adossée à la progression des résultats des entreprises mais aux rachats de titres obligataires par les

banques centrales qui, en forçant les taux d'intérêt à la baisse, ont poussé les prix des actifs financiers à la hausse.

Puisque les banques centrales se livrent désormais à la manoeuvre inverse, les prix des actifs financiers devraient baisser. A commencer par les obligations d'entreprises bien notées qui réagissent de façon très corrélée aux rachats des banques centrales.



Source Citigroup research

La ligne pointillée noire correspond aux projections de Citigroup. Les taux d'emprunt des grandes entreprises bien notées devraient donc augmenter de 200 points de base. Là où Apple empruntait à 0,5%, l'entreprise empruntera à 2,5%, par exemple.

Fini les rachats d'actions par les entreprises pour faire monter leur cours, les refinancements faciles lorsque les retours sur investissement escomptés ne sont pas au rendez-vous.

Pour le moment, personne ne cherche à saisir la savonnette, à resserrer les doigts sur la richesse créée.

Les baisses d'impôts passées par le gouvernement Trump et la perspective de milliards de dollars de dépenses d'infrastructure dopent les marchés actions sur lesquels les investisseurs particuliers sont revenus en masse.

Mais, selon Citi, plus le retard de réaction à la hausse des taux s'accumule, plus la chute sera violente. D'où les -50% en 2019.

A moins bien sûr que les banques centrales ne renversent la vapeur et reprennent leur rachats obligataires. **Auquel cas nous aurons droit à une crise monétaire d'une ampleur encore jamais vue.**

L'argent, l'argent, sans lui tout est stérile

Michel Santi 28 janvier 2018

Ils sont peu nombreux, ceux qui comprennent vraiment le concept de ventes à découvert, en anglais «shorter» une position. Pourtant, nous sommes toutes et tous un peu comme Monsieur Jourdain qui pratiquait la prose sans le savoir car nous vendons tous à découvert. Nos dépenses par carte de crédit, nos prêts hypothécaires, nos lignes de crédit sont en effet autant de ventes à découvert dans le sens où nous empruntons de l'argent – donc nous sommes à découvert – jusqu'à ce que ce prêt soit remboursé en faisant l'acquisition d'euros, de dollars ou de francs suisses. Comme le fruit de notre travail est quasiment toujours rémunéré en argent, nous savons toujours quelle somme devra être remboursée si nous sommes à découvert en argent, tandis que nous ne saurons jamais quelle somme devra être restituée si nous empruntons en actions ...ou en bitcoins, du fait de la volatilité et de l'incertitude liées à l'évolution des cours de ces sous-jacents.

Rien de plus simple en effet que de prévoir rembourser un prêt de 5'000 euros en un mois si notre revenu mensuel est de 5'000 euros. En outre, comme les salaires ont tendance à rester très statiques, nous sommes au moins intuitivement rassérénés dans nos prévisions de remboursement car nous savons que nous n'aurons pas besoin de fournir plus de labeur qu'estimé pour couvrir notre position short en euros résultant de notre prêt, de notre ligne de crédit ou de nos dépenses par carte bancaire. Enfin, nos nations occidentales bénéficient d'un atout fondamental consistant en la maîtrise de l'inflation nous autorisant à faire des plans sur le long terme, nous sommes forts de la certitude qu'un euro aujourd'hui nous achètera quasiment la même quantité de marchandises ou de services l'année prochaine. La problématique est radicalement d'une autre nature dès lors que nous vendons à découvert des actions (par exemple Facebook) ou des Bitcoins. En effet, comme nous ne sommes pas payés dans ces instruments mais bien en argent, nous ne saurons jamais quelle quantité de travail fournir – réglée en argent – afin de couvrir notre position à découvert en actions Facebook ou en Bitcoins. A l'extrême, la valeur de ces actifs serait susceptible de montrer à l'infini, nous contraignant en théorie à travailler à l'infini pour rembourser une dette non libellée en argent...alors que le remboursement d'un emprunt en argent est un geste relativement banal à planifier car nous sommes rémunérés à l'aide du même médium d'échanges.

Ceci étant dit, le principe des ventes à découvert est absolument crucial au sein de nos sociétés car il autorise d'établir une passerelle entre nos prévisions de consommation et

nos revenus. Comme nos appétits de dépense ou nos plans d'investissements ne coïncident pas systématiquement avec nos rentrées d'argent, la vente à découvert réalise ainsi une jonction vitale entre le présent et l'avenir, et c'est précisément la raison pour laquelle le médium utilisé dans un tel cadre se doit d'être stable et résilient. Supposons un moment emprunter en Bitcoins pour acquérir une voiture et devoir rembourser quasiment du jour au lendemain le double de cette somme si la valeur du Bitcoin passe de 10'000 à 20'000 ! Dans une telle hypothèse, c'est à la fois nous – le débiteur – mais également notre créancier qui serions condamnés à la faillite, avec toutes les conséquences nuisibles aisées à imaginer pour l'ensemble de la société. Une telle volatilité du sous-jacent shorté ou emprunté est donc foncièrement nocive à l'économie, tandis qu'une vente à découvert libellée en argent bénéficie d'une pérennité assurée par les banques, elles-mêmes chapeautées par la banque centrale disposant du pouvoir exclusif de création monétaire. Ainsi, cette dernière pourra le plus simplement du monde imprimer des euros – fiduciaires et scripturaux – en cas de ruée vers l'argent dans le cadre de crises bancaires ou de déflation, et garantir en conséquence l'approvisionnement en argent. Tandis qu'elle ne sera évidemment pas en mesure d'imprimer des actions Facebook ni des Bitcoins si la valeur de ces derniers venait à s'envoler.

Sachons donc garder la raison et le recul nécessaire face aux flambées boursières et face à l'engouement vis-à-vis des crypto-monnaies car aucun médium n'est aujourd'hui à même de prétendre remplacer notre bon vieil argent.

Trump et Mnuchin guillotinent le roi dollar, oseront-ils aller jusqu'au bout?

Editorial de Bruno Bertez 27 janvier 2018

Je reviendrai sur la question du dollar bien entendu; non pas qu'elle soit centrale mais parce qu'elle est le point d'aboutissement de toutes les contradictions du système. Ce qui est central ce n'est pas la monnaie, elle n'est qu'un catalyseur fétiche, ce qui est central c'est la profitabilité, la rentabilité du capital investi, vous le savez.

Mais vous savez que je soutiens que c'est sur le marché des changes que pourraient se manifester les premiers symptômes de la prochaine crise. En particulier une crise qui commencerait par une trop grande faiblesse du dollar et qui serait en quelque sorte le déclencheur du Gap Up sur les taux longs. Le gap Up c'est un bond des taux non contrôlé.

J'ai en effet une vieille théorie sur les taux qui n'a rien à voir avec la théorie actuelle: dans certains cas historiques particuliers, le taux d'intérêt change de statut il n'est plus le loyer de l'argent mais il est le prix que la banque centrale doit offrir pour que l'on garde sa monnaie, pour que l'on ne s'en débarrasse pas. J'espère que vous comprenez ce que

je veux dire; les taux deviennent le prix qu'il faut payer pour éviter la crise sur la monnaie. Les taux deviennent un baromètre de la confiance.

Le dollar index a perdu 1,70% à 89,067 cette semaine, il a un moment flirté avec les 88. La hausse des autres devises a été générale, conduite par le Franc Suisse qui a regagné 3,3%. La hausse du franc suisse est symptomatique des craintes qui se sont développées.

Les matières premières ont fait un bond de 2,9% au Goldman Index, l'or a progressé de 1,3%, l'argent de 2,4%. Le pétrole a bondit de près de 3 dollars et passe au dessus des 66.

La Maison Blanche a pour ainsi dire orchestré la baisse du dollar, elle l'a précipité à son niveau le plus bas de 3 ans . Mnuchin a déclaré: « a weaker dollar is good for us as it relates to trade and opportunities ». Il a en quelque sorte fourni des munitions à la Communauté Spéculative qui parie sur la poursuite de la baisse de la monnaie américaine. Quand on sait bien la manier, la Communauté Spéculative a pour fonction de transmettre les impulsions des autorités. C'est ce qu'avait fait James Baker en 1987.

Mnuchin n'a pas fait grand chose d'autre qu'enfoncer des portes ouvertes mais il est des portes ouvertes que l'on ne doit pas ouvrir quand on respecte les règles du jeu de l'establishment international , c'est ce que Draghi, très en colère a fait remarquer.

Mnuchin n'a rien fait d'autre que répéter ce que tout le monde sait à savoir que le dollar plus faible serait bénéfique pour le système américain si on se place du seul point de vue de la croissance bien sur! Il serait aussi un facteur de reflation/accélération des prix. Ce commentaire de Mnuchin trouve tout à fait normalement sa place dans la rhétorique protectionniste disent les uns et rééquilibrante disent les autres, de Trump.

Les USA ont enregistré un déficit de 71,6 milliards de dollars en décembre, c'est le plus gros déficit depuis celui de juillet 2008 qui était de 76,88 milliards. Sur l'ensemble de l'année, le déficit américain est de 550 milliards, c'est le record depuis le début de la crise. Depuis le début des années 80 les USA accumulent les déficits et seuls deux trimestres ont connu des surplus! Le déficit cumulé depuis 1990 ressort à plus de 10 trillions; ce qui a eu pour contrepartie une envolée des avoirs du reste du monde en actifs financiers américains. Ces actifs qui sont la contrepartie des déficits atteignent maintenant près de 28 trillions alors qu'ils n'étaient que de moins de 2 trillions quand on a commencé les années 90.

Si le reste du monde (ROW) échange ses biens et services contre des actifs financiers américains, ce qui est le paradoxe du joueur de billes de Rueff, alors il est impossible de dissocier la situation de déficits américains d'avec la situation du marché financier américain! L'un est le symétrique, la contrepartie de l'autre. Ce que l'on perd en déficit, on le retrouve par le recyclage financier. Le système tourne parce que les déficits sont recyclés, annulés en quelque sorte. Je soutiens que tout cela va au delà de la situation du marché financier américain et qu'en pratique cela affecte tout le système de l'eurodollar

et tout le système de crédit mondial.

Les étrangers vendent leur travail au système américain, aux consommateurs et en échange ils recueillent des promesses. D'un côté ce sont les travailleurs qui vendent aux américains, de l'autre ce sont les épargnants publics et privés qui placent leur argent, leurs capitaux aux Etats-Unis.

Ce qu'exportent les Américains, ce ne sont pas des promesses sur le travail américain, mais des promesses sur le profit américain; car les actifs financiers que reçoit le ROW ne sont honorés que par le profit c'est à dire par le surplus. C'est ce qu'a reconnu Bernanke en 2010 lorsqu'il a dit « quand nous sortirons de la crise, les capitaux étrangers se précipiteront à nouveau vers les USA car nous avons le taux de profit le plus élevé ». C'est la doctrine des amis de Friedman: le système est en équilibre parce que les détenteurs de capitaux ont besoin des USA pour placer leur argent.

Le reste du monde vend son travail aux Etats-Unis et le système américain vend au reste du monde ses instruments d'épargne, il leur vend des placements, des promesses de profitabilité. Il est le parking du Capital.

Vous comprenez donc si vous nous avez suivi, qu'il y a un lien entre : les déficits américains, l'absence d'épargne des américains, le niveau du marché financier, l'exigence de profit du système américain, le tout est indissociable. C'est indissociable car c'est la répartition mondiale non pas du travail, mais des fonctions; le reste du monde se spécialise dans le travail et les USA se spécialisent dans la production de profit. Vous comprenez mieux maintenant pourquoi le marché financier américain, Wall Street est le phare du monde, pourquoi il donne le « la » et pourquoi il est l'ancrage, la norme du système des bourses et des banques. C'est Wall Street qui a le rôle déterminant dans la fixation du taux de profit moyen mondial exigé par le Capital.

C'est d'ailleurs ce que recouvraient les théories qui cherchaient il y a longtemps à comprendre comment tout cela pouvait bien tenir, les théories du système dit Bretton Woods II. Ces théories avaient inventé des stupidités comme « la matière noire », la Black Matter pour équilibrer le tout; en réalité c'est la répartition des fonctions que nous décrivons ci dessus qui explique la résilience du système: les uns exportent leur travail et les autres paient en exportant des promesses de profit. D'où l'impératif de profit absolument incontournable du système US, il ne peut échapper à la dictature du profit même si il triche en forçant les capitalistes du ROW à se contenter de moins en moins de rentabilité réelle, de profits bidons, de profits truqués par les comptables, de profits fabriqués par l'ingénierie financière, de profits Ponzi. Il faut continuer, c'est impératif. Chacun sa spécialisation économique: « toi c'est la production de biens et services, moi c'est la production de profit ». Ou autrement: « ta spécialité c'est de produire et la mienne c'est de consommer et en complément de produire du profit, de la stabilité, de la confiance ».

Nous avons toujours pensé qu'il y avait un lien entre d'un côté les déficits américains et

de l'autre la tendance longue à la hausse des bourses et surtout la tendance longue à la baisse des taux d'intérêt. D'ailleurs tendance à la baisse des taux et tendance à la hausse des bourses, c'est la même chose! Et nous sommes de plus en plus persuadé que cela est logique et organique. Les USA reçoivent l'épargne mondiale des acteurs privés et des acteurs publics, ils ont forcément tendance à vouloir rémunérer de moins en moins cette épargne pour que cela leur coûte moins cher, ils baissent les taux et l'afflux de capitaux fait le reste, il fait baisser la rentabilité des actifs financiers, c'est à dire qu'il les renchérit et oblige les détenteurs de capitaux à se contenter de rendement de plus en plus minuscules.

Le monde est organisé autour de cette structure fondamentale: l'échange de biens industriels des uns contre les produits et promesses financières des autres. Quand Trump ou Mnuchin disent que dorénavant ils veulent rééquilibrer les échanges et reconquérir des parts de marché américain, ajouter un peu de protectionnisme pour protéger des emplois, ils menacent l'ordre du monde! Ils menacent surtout l'ordre du Capital car ce sont les capitalistes du monde entier qui ont le plus à perdre. Les Etats Unis ont perpétué le système en affirmant et réaffirmant périodiquement le maintien de la doctrine du dollar fort. Ce qui n'est qu'une façon de s'engager à ne pas dévaloriser la fortune des capitalistes du ROW et une façon de maintenir la confiance dans les promesses faites en échange des importations de biens et services.

Vouloir la baisse du dollar et l'annoncer c'est oser prendre le risque non seulement d'une perte de confiance, mais c'est aussi annoncer que l'on rompt la règle du jeu sur laquelle repose l'ordre mondial et global. A la limite Trump s'attaque à l'ordre de la globalisation telle qu'elle a été menée sous la priorité de la défense des intérêts de la finance.

Les déficits américains, l'affirmation du principe du dollar forts ont permis d'inonder le monde de dollars, des balances-dollars colossales se sont ainsi constituées; à partir de ces balances-dollars les banques centrales ont fait fonctionner les planches à billet, elles ont inflaté leurs masses monétaires, et leurs économies. Dans ce processus, les Etats Unis ont gonflé leurs bulles et ensuite au fil du temps les ont exportées avec à la fois l'innovation financière qui va avec et les théories et doctrines qui les justifient. Ce qu'il faut comprendre c'est que dans le système ancien, permis par la doctrine, par le mythe du dollar fort, quand la monnaie de réserve mondiale inflat alors tout le monde peut inflater ! C'est ce processus qui est l'ordre ou plutôt le désordre sous jacent du monde.

Et c'est ce processus que Trump, à mon avis sans bien le comprendre, prétend vouloir détruire en affirmant la priorité au dollar faible.

En 1987, le 17 Octobre, James Baker a lancé un ultimatum aux Allemands: « soit vous inflatéz votre mark, soit nous dévaluons le dollar ». En 1971 John Connally Secrétaire au Trésor prononçait la fameuse phrase qui allait s'inscrire dans les livres d'histoire: le dollar est notre monnaie.. mais c'est votre problème ». C'est Connally qui a fermé la vitrine de l'or en 71.

Le roi dollar a le droit de fluctuer, cela est admis par les gardiens de l'Ordre Mondial, mais cela doit rester dans le cadre conjoncturel, cela ne doit pas modifier les principes qui fondent le structurel, l'historique.

Après la crise de 2008, le dollar a beaucoup fluctué, cela n'a affolé personne car on savait que les principes étaient saufs. D'ailleurs entre 2013 et 2016 le roi dollar a repris sa couronne et son sceptre, il a laissé chuter la monnaie de ses vassaux, européens et Japonais ; on les a laissé manipuler leur monnaie par « les coûte que coûte », les taux négatifs et autres QE.

Mais cette fois la situation est différente car la position de Trump n'est pas conjoncturelle, elle est fondamentale, elle s'inscrit dans le cadre de MAGA, Make America Great Again.

Quand le dollar fluctue afin de maintenir l'ordre du monde comme cela a été le cas depuis 2008, cela est admis, mais quand le dollar fluctue dans le seul but de servir une politique de restauration de la suprématie américaine, cela est intolérable! Intolérable pour la Chine, le Japon, mais surtout pour l'Allemagne qui est le principal bénéficiaire mondial, le pillard, le prédateur du système actuel.

« La France black-blanc-beurre de cacahuète, huile de palme et l'intégration Nutella ... ! »

par [Charles Sannat](#) | 29 Jan 2018



Mes chères impertinentes, mes chers impertinents,

Bon. Parlons d'un sujet sérieux en ce lundi et pour le premier édito de cette nouvelle semaine que nous allons passer ensemble.

Les émeutes du Nutella. Oui. C'est un sujet plus que sérieux et derrière cette simple pâte à tartiner se cache une symbolique profonde et de grands sujets philosophiques à mettre en lumière sur ce qu'est devenue notre société.

Autrefois réservées aux “forcément crétins” américains, les émeutes promotionnelles sont devenues en moins de 5 ans une réalité dans les rayons de nos supermarchés. J’en reste toujours sans voix et ébahi.

N’accusez pas le pourcentage de réduction ! Ils en profiteront pour nous réduire les réductions possibles et c’est d’ailleurs déjà annoncé !!!

N’accusez pas Intermarché, personne ne pousse les gens à s’entre-tuer pour 3,30 euros de réduction sur un pot de pâte à truc.

N’accusez pas la misère ou le chômage, c’est une insulte à l’égard des vrais pauvres, car un vrai pauvre véritablement pauvre et misérable n’ira même pas dans un magasin. Vous imaginez les migrants qui campent sous nos ponts se jeter sur une promo Intermarché pour du Nutella ? Sérieusement ? Non !

Les seuls à blâmer sont tous ces imbéciles décérébrés de “con-sommateurs” qui se laissent emporter par le désir de possession, par l’avidité. Par le “prix”. Le Nutella n’est pas un besoin vital, à peine superflu.

L’absence d’éducation !

Alors ils sont nombreux, les bêtards, à regarder les taux de chômage et à gloser sur le rapport évident entre “misère” et émeutes Nutella...

Personne pour parler de la vérité.

Personne pour dire la vérité.

Les émeutes Nutella, ce n’est ni le chômage ni la misère, c’est l’absence d’éducation, de courtoisie, c’est l’absence de maîtrise de ses émotions, de son avidité ou de ses pulsions.

Que l’on soit riche ou pauvre,

Que l’on soit à Roubaix ou dans le 16e à Paris, rien ne justifie que l’on se jette sur un bocal, parce que c’est une question de maîtrise de soi.

Être pauvre n’est en aucun cas une excuse pour s’exonérer de la nécessaire et indispensable maîtrise de ses pulsions. C’est la différence entre l’homme et l’animal dont nous parlons, pas de celle entre le “riche” et le “pauvre”.

Si l’on renonce à la maîtrise de soi, à la maîtrise de nos pulsions, alors nous justifierons, tôt ou tard, les viols, les vols, les pillages, les meurtres et les massacres... Finalement, c’est ce que nous sommes insidieusement en train d’accepter chaque jour un peu plus.

L’éducation, c’est la maîtrise de ses pulsions pour permettre la cohabitation en société et rendre les choses vivables.

L’éducation et la politesse, c’est ringard, c’est forcément de droite, c’est un tantinet fasciste même... sauf qu’une société sans éducation, sans courtoisie, sans politesse, sans règles de bienséance, ce n’est même plus la chienlit, c’est le bordel total, et ce pays devient un effroyable bordel.

L'intégration Nutella !

Autre remarque que les bien-pensants prendront bien comme ils voudront : force est de constater une parfaite et totale intégration dans la crétinerie et une toute aussi totale parité homme-femme dans la bêtise crasse de nos "foules" ou de notre peuple.

Nous voyons dans ces cohues indescriptibles autant de femmes voilées que de cheveux au vent.

Nous voyons autant de femmes affamées de Nutella que d'hommes décérébrés.

En un mot ? Tous unis dans la connerie, ce qui me fait dire que la connerie est paritaire. Quel beau programme. Quel bel avenir pour nos peuples.

Réduire l'homme à l'avoir plutôt qu'à l'être.

Blancs, noirs, jaunes et marrons, hommes et femmes, jeunes et vieux, voilées ou non, tous unis et intégrés au saint système capitaliste productif du toujours plus et de la "consommation" de masse.

Célébrons ensemble, la France black-blanc-beurre de cacahuète et huile de palme, vous savez cette huile de palme que l'on cultive et qui nécessite de détruire des milliers d'hectares de biodiversité pour que l'on se tape dessus dans les rayons de supermarchés à la moindre promotion.

Ne comptez effectivement pas trop sur moi pour trouver une seule circonstance atténuante à nos masses décérébrées qui doivent être désignées comme telles quelles que soient leurs origines ethnico-religioso-je-ne-sais-pas-quoi !

Le débat entre l'inné et l'acquis a été tranché depuis bien longtemps ! Pour 95 % des gens, c'est l'acquis qui fera de vous ce que vous deviendrez ! Pour une infime minorité, le poids des gènes ne pourra pas être compensé par l'acquis, c'est le cas, pour donner un exemple clair, d'une maladie génétique orpheline sans traitement ! Vous aurez beau être aussi intelligent et brillant que Stephen Hawking, vous serez dans un fauteuil roulant, mais vous serez tout de même, grâce à l'intelligence et aux savoirs, l'un des astrophysiciens les plus brillants de l'histoire de l'humanité.

L'acquis c'est l'instruction, c'est l'éducation, c'est la connaissance et les savoirs !

Oui les masses sont devenues terriblement stupides. Pas uniquement par leur seule responsabilité évidemment. C'est tout un système qui rend les gens crétins, à commencer par nos enfants, les vôtres comme les miens, et lutter contre ce système est, disons-le, très difficile !

Difficile de lutter contre la télé.

Difficile de lutter contre les jeux vidéo et tous les aie-pads et autres tablettes.

Difficile de lutter contre les téléphones portables et les smartphones.

Difficile de lutter contre les réseaux sociaux.

Difficile de lutter contre les émissions de télé-réalité,

Tout cela est très séduisant, très attirant. Très destructeur également.

Voilà à quoi ce relâchement collectif majeur aboutit.

Voici ce à quoi notre abdication collective à l'instruction vient de nous conduire.

Voici l'avenir de vos enfants.

Voici la vie en France en ce mois de janvier 2018.



<https://youtu.be/oxbwj7VpUIE>

Philosophiquement, politiquement, humainement, ne comptez pas sur moi pour me résoudre à considérer que cela est normal.

Que c'est bien.

Que c'est ainsi.

Qu'il n'y a rien à faire, et que l'on ne peut pas proclamer que c'était mieux avant !

Oui c'était mieux avant, mais pas pour tout !

Énonçons une évidence. Pour certaines choses, c'était mieux avant. Pour d'autres, c'est mieux maintenant !

Si nous n'étions pas devenus complètement stupides collectivement, si nous n'étions pas étouffés par les politiquement corrects, et le poids des lobbys qui ont tous un truc à vous vendre ou une position dominante à défendre, nous serions capables d'avoir une réflexion profonde sur les "progrès".

Nous pourrions choisir ce que nous prenons de mieux, et ce que nous refusons pour conserver ce qui était mieux avant !

Navré de le dire, mais quand j'étais enfant, l'Éducation nationale c'était nettement mieux que maintenant et à l'époque de mes parents, c'était encore bien mieux. Je parle du niveau et du degré d'exigence.

Résister contre ce système, contre cette bêtise globale est encore une fois le devoir de chacune et chacun de nous, pour nous-mêmes et pour nos enfants.

Passons maintenant aux aspects concrets... Résister donc, survivre à cette ambiance de fin du monde intellectuel, certes... mais comment faire ? Voici ce que j'ai fait ce week-end avec mes enfants.

De façon pragmatique, comment survivre à une émeute de supermarché ? En n'y allant pas pardi !

Oui, mais... je veux manger du Nutella !!

Je viens donc d'adapter mes préparatifs à la fin du monde forcément de plus en plus proche quand j'observe sidéré le comportement de mes congénères.

En plus des boîtes de raviolis, je viens de rajouter le nécessaire du petit fabricant de pâte à tartiner que nous nous sommes empressés de tester avec les enfants. Cela permet, au passage, de faire un poil d'éducation !!

Pour fabriquer son Nutella en cas de crise de manque majeure, il vous faut :

- 1/ de la poudre de noisette ;
- 2/ du lait concentré sucré ;
- 2/ du chocolat noir.

3 gosses gourmands avec 6 mains et 3 bouches et un support pour étaler la pâte obtenue comme par exemple des crêpes ou autres blinis ou pancakes. Nous c'est des crêpes !
Recette testée et approuvée pour vous, donc je peux vous en parler, photos à l'appui !



1/ Préparez les ingrédients... enfin pas vous, les enfants !



2/ Profitez-en pour faire réviser les problèmes de math à celle de 8 ans, qui découvre comment on divise 200 grammes par deux vu qu'il faut 100 g de chocolat et que la tablette en fait 200 alors on compte les carrés... Pas gagné mais on y arrive !



3/ Une fois le chocolat fondu, rajoutez le lait concentré sucré... Bon, ne lésinez pas, videz le tube, ça va plus vite !!!



4/ Mettez une bonne grosse cuillère de poudre de noisette, allez-y franchement, en fait mettez-en deux !!! C'est meilleur et cela aura plus le goût de Nutella...



5/ Demandez au papa que je suis de faire cuire les crêpes, mais ne demandez pas à l'économiste de faire sauter les crêpes... Essai raté de la poêle d'en bas... Bon, tartinée, cela se mangera, rassurez-vous pour cette pauvre crêpe. Étalez votre pâte à tartiner faite maison et avec amour par vos enfants qui sont très fiers de leur œuvre. Profitez-en pour les féliciter et "travailler" l'estime de soi qu'ils peuvent avoir, car comme dit notre docteur, "si ce n'est pas vous qui leur faites des compliments, personne ne le fera..." (Pas bête le docteur.)



Savourez. Dégustez... Le goût des choses simples comme disait “Monsieur Herta”...

Plutôt que de nous battre et de nous bousculer dans un supermarché pour un pot à 1,40 € au lieu de 4 et quelques, nous avons passé un bon moment avec nos enfants. Ils ont patouillé, découvert et goûté. Ils ont “fait”, ils ont “fabriqué”. Nous n’avons tué aucun singe en cultivant de l’huile de palme, nous avons limité notre impact écologique, nous avons vécu quelque chose, nous avons expérimenté, nous avons fait un poil de chimie et découvert que c’est le lait concentré qui permet d’obtenir une pâte qui se tartine et pas du chocolat fondu qui redevient dur en refroidissant...

Les enfants ont pu se rendre compte qu’il valait mieux que papa fasse de l’économie plutôt que de la cuisine... Nous avons donc résisté. Nous avons résisté sans pour autant choisir la misère, l’absence de tout. La simplicité et la frugalité ne sont pas l’absence de tout. Au contraire, c’est redonner la vraie valeur aux vraies choses et aux vrais moments.

Il est déjà trop tard, mais tout n’est pas perdu. Préparez-vous !

Des hackers dérobent une somme record à une Bourse de cryptomonnaie japonaise !

par [Charles Sannat](#) | 29 Jan 2018

[NYOUZ2DÉS: Et dire que les gouvernements veulent éliminer les billets de banques pour les remplacer par des cryptomonnaies.]



Les cryptomonnaies basées sur la technologie de la “blockchain” sont les plus “sûres” du monde, mais elles se font dérober et voler aussi facilement que n’importe quel e-bidule électronique piratable parce que l’écosystème nécessaire à leurs échanges n’est, lui, pas suffisamment sécurisé.

Autre sujet, comment se fait-il que ces cryptomonnaies volées puissent-être réutilisées ?

D’où la prochaine étape. La “monnaie” A émise par X va passer des mains de Pierre, à celles de Paul puis dans celles de Jacques... et tout sera tracé et numéroté et affecté. Chaque block sera tracé et dûment enregistré par X, vous savez X, l’émetteur. Mais X devra être un véritable tiers de confiance pour avoir ce rôle. Et puis X va vouloir obliger à cette traçabilité pour votre sécurité, et puis aussi évidemment pour lutter contre le blanchiment ou encore le financement du terrorisme.

Bref, X sera un État ou une banque centrale.

C’est une évidence d’avance !

Charles SANNAT

Des hackers dérobent une somme record à une Bourse de cryptomonnaie japonaise

La Bourse d’échange Coincheck, basée au Japon, a perdu près d’un demi-milliard de dollars, une somme record, suite à une intrusion non-autorisée dans ses systèmes.

Une Bourse de cryptomonnaie japonaise a subi 530 millions de dollars de pertes en raison d’une attaque de pirates informatiques, rapportent les médias nippons.

La Bourse d’échange Coincheck a annoncé vendredi sur son site Web la suspension des ventes et des retraits de la cryptomonnaie baptisée NEM. Par la suite, l’établissement a indiqué qu’elle avait également limité les transactions dans d’autres cryptomonnaies.

Lors d’une conférence de presse organisée vendredi soir, le président de Coincheck, Koichiro Wada, a présenté ses excuses, tout en soulignant que la société pourrait solliciter une assistance financière pour pallier les dommages subis, selon l’agence Kyodo.

Coincheck, qui se considère comme la plus importante bourse d’échange de cryptomonnaies en Asie, a fait savoir qu’elle avait détecté un accès non-autorisé à ses systèmes vendredi à 3h00 heure locale. Le montant des pertes subies par Coincheck

devance le record enregistré en 2014 par la Bourse d'échange de Bitcoins Mt. Gox, basée elle aussi au Japon (441,6 M USD).

1 km d'attente pour déposer son CV. Le kilomètre de la honte ?

par [Charles Sannat](#) | 29 Jan 2018



C'est un article du *Figaro* relayant une information qui choque l'Espagne et où, à mon sens encore une fois, tout le monde tombe à côté de l'essentiel, car plus personne ne pense autrement qu'à travers le prisme émotionnel et c'est assez fatigant.

Reprenons.

Madrid : un kilomètre de queue pour déposer son CV dans un palace

“Au total, 7 000 personnes, au chômage pour la plupart, se sont résignées à patienter des heures pour déposer leur candidature au futur hôtel VP Plaza de España.

La file d'attente fait quasiment deux fois le tour de la place d'Espagne, en plein centre de Madrid. Un bon kilomètre au total, rempli de milliers de personnes en rang d'oignons, un dossier ou une feuille A4 à la main. Le futur hôtel VP Plaza de España ne distribuait aucun cadeau mardi. Il recevait simplement les CV de candidats à une centaine de postes de grooms, réceptionnistes, aides de cuisine et autres femmes de chambre. Au total, 7 000 personnes, au chômage pour la plupart, se sont résignées à patienter des heures pour déposer leur candidature.

Les aspirants aux postes, dont les premiers sont arrivés à 5 h du matin, ont exprimé leur indignation à qui voulait l'entendre. Sur la convocation du « casting », aucune adresse e-mail à laquelle envoyer le CV n'était mentionnée. La presse espagnole a dénoncé une opération de marketing, les entreprises concurrentes assurant qu'il n'y a aucune raison

objective d'imposer aux candidats une telle attente, vécue comme une humiliation, si ce n'est de faire parler du palace.

La directrice de marketing du groupe s'en défend : "Nous n'avons pas voulu faire de publicité sur le dos des candidats, assure Laura Granados. Les offres d'emploi étaient disponibles sur notre site et sur notre compte LinkedIn depuis plusieurs mois. Mais comme nous avons du mal à couvrir tous les postes, nous avons opté pour une action plus dynamique." Publicité gratuite ou "bad buzz" involontaire, la folle journée de recrutement a en tout cas mis en lumière la fragilité sociale de la reprise économique espagnole"...

Accuser et reporter la faute là où c'est facile au lieu de parler de l'essentiel !

Alors évidemment, c'est la faute de l'entreprise qui n'avait qu'à donner une adresse mail pour que les gens puissent envoyer des milliers de CV qui seront peu ou mal traités !

Ou alors, vous laissez la chance aux gens de se présenter, et celui qui n'a pas un bon CV mais une bonne présentation et qui saura montrer son envie de travailler pourrait par exemple avoir plus de chance...

Tout dépend de quel point de vue vous vous placez...

Faire l'effort de venir se présenter c'est une chose. Envoyer un simple mail en est évidemment une autre.

Ce n'est pas le même engagement dans la démarche.

Si 7 000 personnes viennent faire la queue, ce n'est pas la faute de l'hôtel, mais de la reprise économique espagnole qui semble absolument phénoménale, d'ailleurs comme vous le savez ou plutôt comme on vous l'explique sur France 2 ou TF1, en Espagne, c'est la reprise, et le retour de la croissance ! Hahahahaha !

Les 7 000 gus et "gussettes" (faut tout féminiser pour faire moderne, con, mais moderne) qui poireautent sur 1 kilomètre de file d'attente ont sans doute une appréciation légèrement différente sur la qualité réelle de ladite reprise économique ibérique.

Alors accusons l'hôtel ! Accablons son service de recrutement !

C'est la faute aux autres. Toujours.

Charles SANNAT

[Source Le Figaro ici](#)

Le fonds de pension des députés européens au bord de la faillite !

par [Charles Sannat](#) | 29 Jan 2018

[NYOUZ2DÉS: ceci est un exemple qui se répandra dans le monde entier. Aucun gouvernement ou entreprise privée ne peut payer des gens à ne rien faire durant plusieurs décénies. Ce qui est triste, c'est que la majorité de ceux qui cessent de

travailler ne sont plus physiquement capable de travailler au moment de la retraite.]

“Un fonds de pension destiné à couvrir les retraites des députés européens devrait se trouver en déficit au plus tard en 2026, a averti le journal allemand *Zeit*. Les contribuables européens devront mettre la main à la poche à hauteur de 362 millions d’euros pour couvrir le trou, indique-t-il. C’est ce qui ressort d’un rapport interne du secrétaire général du Parlement européen Klaus Welle, cité par le journal allemand *Bild*.

Ce fonds de pension est associé à un programme de retraite à cotisation volontaire créé pour les Eurodéputés en 1990, parce qu’il n’en existait aucun à cette époque. Mais il a été clôturé pour les nouveaux membres en 2009, avec l’introduction d’un régime de retraite obligatoire.”

“Le rapport indique que plus de 700 eurocrates ont déjà pris leur retraite et bénéficient des versements de ce fonds de pension européen. Au cours des 4 prochaines années, 145 eurodéputés devraient les rejoindre, et en profiter également”...

Trop d’eurodéputés à la retraite. Pas de cotisations assez élevées... et évidemment un déficit ! Mais ne nous inquiétons pas trop pour nos eurocrates, le bon peuple paiera les émoluments et les pensions de celles et ceux qui, tous les jours, à Bruxelles ou à Strasbourg, les trahissent et se laissent corrompre par les lobbys.

Autre élément très éclairant de cet article :

“Une partie de ce fonds de pension a été placée et génère des intérêts d’environ 2 % par an. Mais à ce taux, et au rythme prévu de versement des pensions, un déficit devrait apparaître à partir de l’année 2024. Pour qu’il y ait suffisamment de capitaux d’ici 2026, il faudrait un rendement annuel d’au moins 5 %”...

Eh oui, mes amis, avec les taux proches de zéro, il n’y a plus de rendement suffisant pour assurer l’avenir et la solvabilité des systèmes de retraites par... capitalisation, raison pour laquelle on ne nous embête plus avec ce débat stupide.

Tous les systèmes de retraites sont en faillite et la raison est évidente à comprendre.

Un système de retraite, cela coûte cher. Et qu’il soit par répartition ou par capitalisation, il coûte cher, très cher même. Or par démagogie, personne ne veut faire payer le véritable coût, le véritable prix. Alors on se ment.

On se ment, jusqu’au jour de la faillite.

Charles SANNAT

[Source Lexpress.be ici](#)